

L'assassinat de Gilles Duceppe, du théâtre politique au **ZooFest** Page E 3



L'autobiographie de **Rafael Nadal**, joueur de tennis anxieux Page E 8

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR • LES SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 JUILLET 2012

FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

Vincent Vallières: la consécration

Richard Séguin, Marie-Pierre Arthur, Yann Perreau et Louis-Jean Cormier participeront à son spectacle demain soir, en clôture du Festival d'été

ISABELLE PORTER
à Québec

Les derniers mois ont été ceux de la consécration, pour Vincent Vallières. Un disque platine, un spectacle qui n'en finit plus de tourner, un événement symphonique. Et maintenant la clôture du Festival d'été sur les mythiques plaines d'Abraham. Entrevue autour d'un concert charnière.

Au téléphone, Vincent Vallières mesure bien l'importance de ce qui lui arrive. «*À pareille date, l'an passé, j'avais 25 dates de prévues pour mon spectacle solo... Je les ai comptées, cette semaine, et je pense qu'on est rendus à 110-112 spectacles.*»

Ouf. Quand on lui demande si le spectacle de demain est son plus gros à ce jour, il répond par une question. «*Je le sais pas. Je te pose la question: est-ce qu'on peut donner un plus gros spectacle que ça au Québec?*»

Ce qu'on gagne, ce qu'on perd

Le directeur de la programmation du Festival d'été, Louis Bellavance, est plus catégorique. «*C'est le plus gros show de sa vie*», tranche-t-il. Vincent Vallières est le choix qui s'imposait cette année, selon lui. «*Je voulais l'auteur-compositeur-interprète francophone hot du moment. Ça m'est apparu rapidement comme une évidence: c'était l'année de Vincent Vallières.*» Le grand public s'est enfin rendu compte que «*c'était un grand de chez nous*».

Le principal intéressé aborde tout cela avec la sagesse et l'humilité qu'on lui connaît. «*Moi, dans toutes ces étapes, j'essaie juste de faire mon possible*», lance-t-il avant de rire de lui-même. «*C'est des réponses de joueur de hockey que je te donne, mais c'est vraiment ça. Je sais que ce sera pas parfait, mais j'espère que je vais grandir là-dedans puis apprendre, et que ça va me donner du gaz pour mes prochains projets de création.*»

Pour sortir de sa «zone de confort» (le salon V.I.P. intérieur des artistes), il a demandé à Louis-Jean Cormier de Karkwa de revoir tous les arrange-

ments de son répertoire. La séquence des chansons de la dernière tournée a été repensée, on repart à zéro.

«*Il faut rester à l'affût quand ça fait 100 fois que tu donnes un show. Il faut absolument que ton spectacle garde la même fraîcheur... Il y a une fébrilité que tu perds, mais tu gagnes en assurance. Avec les années, j'ai réalisé que plus tu es préparé, plus c'est facile d'improviser.*»

Compagnons de ses chansons

En plus du chanteur de Karkwa aux commandes et de ses musiciens habituels (Michel-Olivier Gasse à la basse, André Papanicolaou à la guitare et Simon Blouin à la batterie), il sera accompagné sur scène d'Olivier Langevin (guitare), Alex McMahon (claviers) et Justin Allard (batterie). La metteure en scène Brigitte Poupart a été mise à contribution, ainsi que le collectif Geodezik à la vidéo.

Puis il y a les invités: Marie-Pierre Arthur (qui assure aussi la première partie), Yann Perreau et Richard Séguin. Séguin et Vallières se sont liés d'amitié au cours de *Douze hommes rapaillés*, cet hommage au poète Gaston Miron. «*Avec*

«*Avec les années, j'ai réalisé que plus tu es préparé, plus c'est facile d'improviser.*»

Séguin pis avec Michel Rivard et Pierre Flynn, j'ai pu avoir de longues conversations sur ce que c'était avant et maintenant et sur ce que c'est de vieillir en chansons aussi, ce qu'on gagne et ce qu'on perd», explique Vincent, avant de se reprocher à nouveau de «*parler en joueur de hockey*».

La parenté entre Vallières et Séguin en particulier semble toute naturelle. Chez tous deux, on retrouve le même attachement à Bob Dylan, la même humilité, le talent de parolier. «*Est-ce que Vincent va avoir le même boum pop que Richard a eu à un moment donné?*» demande Louis Bellavance. *Peut-être. Quelque part, il est un peu dedans avec le dernier album.*»

Nouvelle génération

En confiant les Plaines à Vallières, le Festival nous permet de réaliser qu'un certain passage de flambeau est en train de s'opérer. Les Charlebois, Rivard et Séguin se font plus



VALÉRIE JODOIN KEATON

L'auteur-compositeur-interprète, Vincent Vallières, sera du spectacle de clôture du Festival d'été de Québec.

discrets. Alors qu'on voit s'imposer Vallières, Karkwa et les autres.

Interrogé là-dessus, Vallières dit l'avoir «*ressenti*» à l'ADISQ depuis cinq ou six ans. Ce passage, normal, selon lui, est positif, d'autant qu'il se fait «*en filiation*», dit-il en évoquant ses échanges avec Séguin et les autres. Vallières choisit-il ses collaborateurs parce qu'ils lui ressemblent? «*La plupart des gens qui sont sur scène avec moi sont très, très différents de moi, et c'est pour ça que je les aime*

beaucoup. Ils n'ont pas tendance à dire oui facilement, ils remettent tout en question.»

Puis, sans qu'on l'ait demandé, il insiste pour parler d'un sujet devenu délicat. «*C'est important pour moi que ce spectacle-là soit exclusivement en français, parce que de la chanson en anglais, il va y en avoir en masse sur les Plaines*», dit-il. Habile, il trouve le moyen de le faire sans écorcher le Festival. «*Je peux pas cracher dans la soupe non plus. J'ai une belle*

tribune, cette année, et j'ai envie de l'utiliser de façon positive en mettant en avant ce qui est important pour moi.» Vincent Vallières parle peut-être comme un joueur de hockey... mais il le fait très bien.

SUR LES PLAINES D'ABRAHAM
15 juillet, 21h
Première partie de Marie-Pierre Arthur, 19h 45

Le Devoir



AU-DELÀ DU
POPART
TOM WESSELMANN

BILLET À MOITIÉ PRIX*
LES MERCREDIS
DE 17 H À 21 H

*Applicable à l'achat d'un billet pour adulte au prix courant de 15 \$

GRATUIT POUR LES
ENFANTS DE 12 ANS
ET MOINS**

**Accompagnés d'un adulte. Non applicable aux groupes.

VISITES GUIDÉES
Horaire sur
mbam.qc.ca/popart

OFFREZ-VOUS UNE SORTIE HAUTE EN COULEUR
DANS L'UNIVERS POP DE TOM WESSELMANN!

mbam.qc.ca/popart

MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
MONTREAL

metro

astral

M

AIR CANADA

ESR

Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal, avec le soutien de la Succession Tom Wesselmann, New York, Tom Wesselmann, Sweet Note with Wesselmann [Nu au crissement avec Wesselmann], 2003, Houston, Sanders Collection, avec l'aide de concours de la McClain Gallery, © Succession Tom Wesselmann / SOFAC, Montréal / VAGA, New York (2012), Photo Rick Gardner.

CULTURE › MUSIQUE



MICHAEL SAHAIDA

Manfred Honeck vient de prolonger son contrat avec l'Orchestre de Pittsburgh jusqu'en 2020.

Manfred Honeck: coup de foudre pour Lanaudière

CHRISTOPHE HUSS

Pour Manfred Honeck, interrogé par *Le Devoir*, la décision de revenir à Lanaudière a été vite prise: «La première visite a été un coup de foudre. Nous avons été étonnés par cet endroit idyllique en pleine nature. Cela m'a d'ailleurs incité, dans le programme plus léger que nous donnerons dimanche, à introduire des pièces de Johann Strauss qui ont un rapport avec la nature. Lanaudière est un endroit inspirant, avec un public attentif et enthousiaste.»

Peut-on alors envisager que l'Orchestre de Pittsburgh devienne un invité régulier du festival? «Nous y viendrons toujours avec plaisir. Quand on y a été, on veut y retourner.»

Situation rare, le mot «tandem», pour désigner le lien entre le chef et son orchestre, prend ici tout son sens. Manfred Honeck vient de signer une prolongation de son contrat jusqu'en... 2020! «J'ai débuté en 2008 et j'ai été surpris que dès 2009 on m'ait demandé de poursuivre jusqu'en 2016. Seconde surprise: en 2011, on m'a proposé de pousser jusqu'en 2020. Cela me réjouit, car cette stabilité nous permet de penser ensemble à long terme.»

Intérêt général

Le successeur des William Steinberg, André Previn, Lorin Maazel et Mariss Jansons a entamé au disque une intégrale Mahler pour l'étiquette Exton. La 5^e symphonie vient de paraître et le chef souhaite bientôt pouvoir présenter son orchestre dans le grand répertoire — Beethoven, Dvorák. Tout le monde commence en effet à s'intéresser au phénomène Pittsburgh-Honeck: «Nous allons donner quatre concerts au Musikverein de Vienne, notam-

ment la 2^e symphonie de Mahler.» L'ancien musicien du Philharmonique de Vienne savoure cet honneur à sa juste mesure.

Quand on lui demande de décrire son orchestre, Manfred Honeck cite trois éléments: «le niveau musical; l'énergie et la soif de se surpasser; les qualités humaines du groupe et son esprit d'équipe». Manfred Honeck s'enthousiasme d'ailleurs du choix de son nouveau *Konzertmeister*, Noah Bendix-Balgley, connu ici puisqu'il fut finaliste du Concours musical de Montréal en 2010. Le jeune musicien l'a emporté sur une cohorte de violonistes aguerris.

Au sujet des œuvres programmées à Lanaudière — *Concerto pour violoncelle* de Dvorák et 5^e symphonie de Tchaïkovski, samedi; *Valses* de Strauss, dimanche —, Manfred Honeck a des vues très précises.

Pour lui, le concerto de Dvorák est le concerto pour violoncelle le plus symphonique du répertoire. «Ce qui m'émeut, c'est le lien de Dvorák avec sa patrie. Le premier thème est en fait une transfiguration du thème de la finale de la Symphonie du Nouveau Monde et l'œuvre témoigne d'une grande nostalgie, notamment dans le 3^e mouvement.» Honeck avoue que, parfois, il ne fait pas jouer les trompettes avec des sourdines, mais carrément derrière la scène. Le chef recrée ainsi une atmosphère d'éloignement.

Tchaïkovski et Strauss

Que peut-on faire d'inadéquat dans la 5^e symphonie de Tchaïkovski? «Mais tout!», s'amuse le chef. «Il y a une tradition, mais qui, justement, nous force à y regarder de plus près. La symphonie renferme tellement de musique issue du folklore russe, qu'il faut rendre ces éléments évidents. Ainsi, le début de l'allegro du 4^e mouvement est un thème

de balalaïka. J'observe très scrupuleusement les différenciations dynamiques et rythmiques, même lorsqu'elles sont minimes. Dans la finale, vous avez une marche et une polka, le 3^e mouvement est une valse.» Quant au 2^e mouvement, Manfred Honeck demande d'aller voir au-delà de l'aspect purement mélodique: «Il faut considérer tout l'arrière-plan: le questionnement sur le sens de la vie. Pour moi, le sommet de l'œuvre se niche dans la fin du 2^e mouvement avec un climax qui sonne comme une crucifixion. L'accord est si tendu qu'il pourrait être de Schoenberg! Intéressante, aussi, la fin du 1^{er} mouvement qui, par une marche de violoncelles, s'enfonce dans un néant duquel émerge le 2^e mouvement.» Honeck suggère de réécouter la 5^e symphonie de Tchaïkovski pour tenter d'en débusquer le sens caché.

Qu'est-ce que Vienne?

Au sujet des valse de Vienne en général, on peut se demander ce qui, sur le plan de l'expression, est «viennois» et ce qui tient de l'exagération. «À Vienne, on dit toujours "ni trop, ni trop peu". On ne peut jouer une valse exactement de la manière dont elle est écrite. Il faut telle avancée, tel recul, mais en un mouvement qui ne doit pas devenir comique. Tout dépend aussi de la nature et du thème. Il faut retourner aux formes initiales, le menuet ou le ländler. Il y a des ländler rustiques, des ländler aristocratiques, comme il y a des valse joyeuses ou des valse sentimentales. Chacun a son propre tempo et phrasé.»

Ces valse, Manfred Honeck, dans sa vie de musicien d'orchestre, les a jouées sous la direction de Carlos Kleiber, à ses yeux aussi un chef unique. «Sa force résidait dans la liberté, allouée de manière jamais exagérée. Son expérience de l'opéra l'incitait à lâcher du lest pour laisser s'exprimer un certain rubato, mais il savait au fond exactement ce qu'il voulait. Chaque note était conceptualisée. Son art d'allier liberté et rigueur est à mon avis unique et inaccessible.»

Le Devoir

PITTSBURGH À LANAUDIÈRE
Le 21 juillet à 20h et le 22 juillet à 14h
Renseignements: lanaudiere.org
Billets: 1 800 561-4343

Jazz en solde

SERGE TRUFFAUT

Oyez, oyez, braves gens, camarades consommateurs... Ça sent la très bonne affaire, financièrement causant. Ce qui va suivre est économiquement plus honnête, parce qu'ancré dans le réel, que la débenture qui agite les courbes de Wall Street. C'est clair!

De quoi s'agit-il? De la solde. Et royale, avec ça, pas prolétarienne. Quoique... Toujours est-il que les rayons des disquaires — plutôt Archambault que Renaud-Bray ou HMV — sont décorés par une masse de CD, certains se transigeant à 5\$ et bien d'autres à 10\$.

Il y en a tant et tant que la jeunesse est en mesure, si elle le souhaite, évidemment, de se confectionner une bonne petite collection d'albums. Et la vieillesse? Elle a désormais la possibilité de combler des trous. Précisons que cette retraite de la valeur fait écho à un fait, lui, platement légal: bien des albums enregistrés il y a plus d'un demi-siècle sont tombés, comme on dit bêtement, dans le domaine public. Autrement dit, plus de droit d'auteur et d'exécution à déboursier.

Selon les principes de la politesse, priorité ici sera accordée aux vieux se confondant désormais avec ce vice du marketing qui les a transformés en membres du troisième âge. Une étiquette a été récemment formée, il y a un peu plus d'un an, sous le nom de Poll Winners Records pour remettre en marché les albums salués par les critiques du magazine *Down Beat* dans les années 1950 et début 1960. C'est à retenir, beaucoup d'entre eux n'avaient jamais été proposés sous la forme de CD et avaient complètement disparu de l'horizon jazz.

Cool, baby, cool

Ainsi en fut-il de John Lewis, pianiste, et Bill Perkins, saxophoniste, et de leur petite merveille intitulée *2 Degrees East, 3 Degrees West*, parue à l'origine sur Pacific Jazz, le label emblématique du «cool jazz». Le pianiste du Modern Jazz Quartet et le ténor du lisse, de la douceur, de la finesse sont accompagnés de Percy Heath à la contrebasse, Jim Hall à la guitare et Chico Hamilton à la batterie. C'est du bonheur sur 70 minutes, si on aime évidemment le jazz des chemises à fleurs.

Les architectes de Pool Winners proposent également un Joe Jones aussi rare qu'extraordinaire par ce swing qui traverse les albums réunis sur un compact à 10\$. De la musique de vieux qui ripaillent. 80 minutes de rigolade, de déhanchement et de ballade.

Jones est accompagné, c'est à retenir, par Count Basie ou Nat Pierce, Lucky Thompson au ténor ou Buddy Tate, Lawrence Brown au trombone, Emmett Berry à la trompette, Freddie Greene à la guitare et Walter Page à la contrebasse. Bref, que du gros calibre, rythmé par les ponctuations si simples de Jones.

On propose également à petit prix Miles Davis, John Coltrane, Sonny Rollins, Red Garland, Duke Ellington, Count Basie, Louis Armstrong... Bref, c'est jour de fête.

Le Devoir



FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

26 JUILLET » 4 AOÛT 2012

DANSE
THE HONG KONG BALLET (CHINE) CAS PUBLIC (QUÉBEC) MOMIX (ÉTATS-UNIS)
ESMERALDA ENRIQUE SPANISH DANCE COMPANY (CANADA) TREY MCINTYRE PROJECT (ÉTATS-UNIS)

MUSIQUE
GINO QUILICO LEWIS FUREY CANADIAN VOCAL ARTS INSTITUTE

WWW.FASS.CA TICKETPRO 1-866-908-9090

Festival Opéra DE QUÉBEC

Direction générale et artistique : Grégoire Legendre

25 juillet au 5 août

Touchant, étonnant, une bouffée d'airs frais!

THE TEMPEST
Thomas Adès / livret de Meredith Oakes d'après Shakespeare
Mise en scène : Robert Lepage
Coproduction : Metropolitan Opera Wiener Staatsoper
Collaboration : Ex Machina

NELLIGAN
André Gagnon / Michel Tremblay
Mise en scène : Normand Choulinard

MOZART À L'OPÉRA
Karina Gauvin / Bernard Labadie / Violons du Roy
Codiffusion : Société du Palais Montcalm

LE JEU DE ROBIN ET MARION
Ensemble Anonymus
Codiffusion : Musée de la civilisation

TANGOPÉRA
Tango Boréal
Codiffusion : Musée de la civilisation

SOIRÉE LYRIQUE À L'AGORA
Marc HERVIEUX et plus

LA BRIGADE LYRIQUE
Coproduction : Société du Palais Montcalm

MUSIQUE EN PLEIN AIR
Coproduction : Ville de Québec

THE METROPOLITAN OPERA
TELUS 85 AIR CANADA
POWER CORPORATION DU CANADA

Québec
VILLE DE QUÉBEC
QUÉBEC HORIZON CULTURE
leSoleil ROUGE
PALAIS MONTCALM

777 643-8131
www.billetch.com
www.festivaloperaquebec.com

CULTURE FESTIVALS

Les créateurs de la pièce *L'assassinat du président* à l'œuvre.

Gilles Duceppe, du bruit et une souffleuse

FABIEN DEGLISE

Tout est possible, surtout quand on se projette dans l'avenir. La preuve : en 2022, après neuf années de règne de François Legault, le Québec va finalement accéder à son indépendance. Et ce, sous la houlette de Gilles Duceppe, revenu d'une longue retraite en Suisse pour porter la destinée du camp du oui lors d'un énième référendum sur l'éternelle question. Oui. Oui.

Duceppe président? L'assemblage serait écrit dans le ciel, tout comme d'ailleurs sa chute rapide dans les deux semaines qui vont suivre son assermentation. La faute à une mortelle souffleuse à neige. Rien de moins.

Délire cynique? Anticipation mesquine? Ou simple exercice de création cherchant à attirer l'attention en évoquant l'odieux d'un meurtre présidentiel, à la charnière d'une mutation tant rêvée? *L'assassinat du président*, qui prend l'affiche jeudi prochain à La Chapelle à Montréal, dans le cadre du festival Zoofest, est peut-être un peu tout ça à la fois. Mais cette petite pièce de « théâtre sonore futuriste », imaginée par les créateurs de *Clotaire Rapaille: l'opéra rock*, est également un hommage artistique, assurent-ils, au politicien ex-leader du Bloc québécois, expulsé d'Ottawa par les électeurs le 2 mai

2011 et de la scène politique par un apparent assassinat politique en février dernier. Un hommage inscrit dans le lointain, pour mieux questionner l'ici maintenant.

Politique spectacle

« Gilles Duceppe est un homme qui a eu beaucoup de coups durs dans sa carrière, résume Olivier Morin, coauteur de la chose avec Guillaume Tremblay et Jean-Philippe Fréchette — connu sur la scène musicale sous son pseudonyme de Navet Confit. C'est aussi un fils d'acteur qui rêve lui aussi de décrocher le grand rôle de sa vie, sans y être arrivé encore. Cela lui donne une dimension théâtrale fascinante, que nous avions envie d'explorer ».

L'exploration est à la fois textuelle et sonore. Sur scène, elle va exposer les trois jeunes artistes, accompagnés de Mathieu Quesnel et Catherine LeGresley, dans une lecture de cette chronique d'une mort annoncée, soutenue par une trame sonore composée de bruits en tous genres. « Le son va servir de décor, puisque la scénographie est forcément limitée », résume Navet Confit, rencontré avec les autres par *Le Devoir* cette semaine dans une salle de répétition de la métropole.

Dans ce décor, Gilles Duceppe fait face à son destin, en embrassant celui d'un peuple, au péril de sa vie. L'action se passe deux semaines avant le

Grand Soir, puis deux semaines après, alors que la victoire, sous l'effet d'un assassinat et de ses questions sans réponses, va faire sombrer le Québec dans le chaos. Bien sûr, toute ressemblance avec des événements présents n'est que pur calcul.

Maintenant le futur

« Le futur devient ici une loupe grossissante pour regarder ce qui se passe aujourd'hui et qui nous inquiète, dit Olivier Morin. Nous sommes dans un présent qui a l'air de se radicaliser. Les tensions sont palpables un peu partout et posent des germes dont nous essayons d'imaginer les conséquences dans l'avenir ». Un avenir où manipulation, sacralisation de l'image, dérive, dogme et guerre civile risquent de démontrer que l'accès à la liberté n'est jamais un long fleuve tranquille.

« Le point de départ de tout ça a été la défaite du Bloc, en mai 2011, qui nous a terriblement attristés, dit Guillaume Tremblay. Il y a eu ensuite les accusations d'utilisation d'argent du Parlement à des fins partisans que les commentateurs politiques ont alors présentées comme un assassinat politique. L'histoire que nous avons créée est légère, mais elle vient aussi, on l'espère, questionner la place du rêve dans le collectif, la notion d'affranchissement et surtout les blocages dans nos aspirations, blocages

nourris et conditionnés par les médias, d'ailleurs ».

Le programme est chargé. Il devait à l'origine se jouer sous un titre sans équivoque, *L'assassinat de Gilles Duceppe*, qu'une tempête dans un verre d'eau est venue finalement effacer des programmes. « On a dit beaucoup de choses là-dessus, et bien des choses étaient fausses, dit Guillaume Tremblay. Il n'y a pas eu d'injonction, pas de mise en demeure, pas de menace de poursuites, simplement un Gilles Duceppe placé au milieu d'un scandale monté de toutes pièces par les médias. Ça amène à réfléchir d'ailleurs sur les scandales médiatiques. Tout ça a fait en sorte que nous lui avons parlé, il a compris notre démarche et c'est nous qui avons décidé de changer le titre, sans aucune menace, en conservant la photo de M. Duceppe sur les affiches », ajoute-t-il, sans se plaindre de ce coup de pub de projecteur inespéré « dont nous récoltons les fruits aujourd'hui ». Normal. La politique caribue à la polémique. Le théâtre politique ne peut pas faire autrement.

Le Devoir

L'ASSASSINAT DU PRÉSIDENT

De Guillaume Tremblay, Olivier Morin et Navet Confit
Au Théâtre La Chapelle
Du 19 au 24 juillet

JUSTE POUR RIRE

Le rire prend la rue

Depuis jeudi et jusqu'au 28 juillet, le Festival Juste pour rire repart à l'assaut des rues de la métropole, non pas armé de casseroles et de carrés rouges, mais plutôt d'humoristes à la mode, d'un carnaval et de troupes d'artistes de rue glanés aux quatre coins du globe.

FABIEN DEGLISE

Point central de cet exercice de décripage collectif aujourd'hui, avec la présentation de Terra Carnaval, grand défilé carnavalesque estival que Juste pour rire, avec la complicité de Roy Box, la compagnie de Danielle Roy, femme de Gilbert Rozon, tente d'inscrire dans la trame urbaine de Montréal depuis des années. L'événement — parrainé par Guy Laliberté lui-même! — explore le thème des nouveaux mondes par l'entremise de chars allégoriques conçus avec les citoyens de plusieurs arrondissements de la ville.

Ailleurs dans cette programmation, c'est la troupe espagnole Voala Project qui risque de faire sensation avec sa création *Muare*. Détail : il faudra lever les yeux pour la voir. Le spectacle aérien se résume à un mobile géant placé à 30 mètres de haut, dans lequel 13 artistes inscriront des chorégraphies aériennes sur fond de musique rock. *Muare* tourne en Europe depuis plusieurs mois. Après Montréal, il sera présenté à Londres à la fin du mois, dans le cadre des Jeux olympiques. Rien de moins.

Côté clowns, la rue va faire la part belle à plusieurs comiques dans l'air du temps qui vont exposer leurs commentaires sur la vie de couple, le sexe, la chevelure de Jean

Charest et les sièges de toilette, chaque soir sur une scène extérieure. Maxim Martin, Kheiron — humoriste français révélé par la websérie-phénomène *Bref* —, Eddy King, Sexe Illégitime ou encore François Bellefeuille, révélation de l'année selon l'industrie de l'humour au Québec, seront de la partie.

Dans le lot, les Denis Drollet, drôles de bibittes cultivant l'absurde et une certaine finesse s'inspirant de l'univers d'Ionesco, risquent de surprendre, tout comme le sulfureux Mike Ward, dont le répertoire va devoir s'adapter à ce contexte plutôt familial.

Ward va devoir également résister à l'envie de faire des blagues salaces sur une scène qui va probablement se jouer sous ses yeux, dans la rue d'à côté : Juste pour rire souhaite en effet décrocher, pour célébrer son 30^e anniversaire, le record Guinness du plus grand nombre de cheerleaders réunies dans une même chorégraphie. On répète, autrement : le festival veut faire danser un troupeau de meneuses de claques devant un huissier de justice. Et, bien sûr, le truc, hautement ridicule, ne peut qu'en devenir très drôle.

Dans le Quartier des spectacles
Du 12 au 28 juillet

Le Devoir



Kheiron sera sur une scène extérieure de Juste pour rire.

ZOOFFEST

Contes trash par Jean-Philippe Baril-Guérard

« J'ai parfois tendance à écrire de la violence gratuite, mais je lutte très fort contre ça »

PHILIPPE COUTURE

C'est l'histoire d'« la fois qu'un gars de l'équipe a fourré la mère d'un gars des Wildcats de Moncton ». C'est aussi l'histoire « des gros Bears qui se tiennent au Black Eagle », ou celle de la « célèbre barmaid du non moins célèbre bar L'Évasion, à Victoriaville ». Et puis celle de la fille « pas ben belle » de Saint-Hyacinthe qui a « pris un bain de nuit dans la Yamaska ».

Dans la lignée des contes urbains instaurés par le dramaturge Yvan Bienvenue, le comédien Jean-Philippe Baril-Guérard écrit de petits récits d'oralité bien sentie, dans une langue ordurière mais pas trop, inventant des personnages vulgaires, peut-être, mais pas tels les « clichés de trashitude comme la pute junkie de la rue Sainte-Catherine ».

Autrement dit, Baril-Guérard est un digne successeur de Bienvenue, honoré de marcher dans ses traces, mais préférant le suivre de loin et d'un autre pas. « Le danger avec le conte urbain, dit-il, c'est de se lancer dans une quête éfrénée du trash. J'ai parfois tendance à écrire de la violence gratuite, mais je lutte très fort contre ça. Il faut que le conte urbain soit tout de même au service d'une certaine vérité. »

Contes sales

Pour *Ménageries*, il agite donc les mêmes ingrédients que dans les quatre contes crades qu'il a trimballés dans différents festivals au cours des dernières années : une langue bien pendue mais finement travaillée et une capacité à fouiller les recoins sales de l'humanité (sexe, violence et autres pulsions inavouables) pour en ex-

traire un propos fort et un regard lucide sur le monde.

Par la langue et une certaine inscription dans le terroir québécois, il ressemble un peu à Fabien Cloutier, autre auteur à l'affiche de cette édition du Zoofest. Mais ce que Baril-Guérard sait disséquer plus que tout, ce sont les vicissitudes de la fornication.

Dans sa pièce *Baiseries*, en 2010, il portait un regard aculé sur les déboires sexuels de sa génération. Pareil dans ces *Ménageries* que les comédiens Jean-Sébastien Lavoie, André-Anne Lacasse, David Strasbourg et Isabeau Blanche s'apprennent à défendre pour une dizaine de soirs au Monument-National. Le sexe n'y est jamais très propre. Et il a des conséquences graves.

Sexe animal

Grizzly, le conte dont une part de l'action se passe au bar l'Aigle Noir du Village gai, raconte l'histoire d'un groupe d'homosexuels séropositifs adeptes du *barebacking* (soit la pratique de rapports sexuels non protégés) qui violent un jeune homme pour lui transmettre la maladie et en faire un des leurs.

« Je me suis inspiré d'un fait divers lu dans les journaux. Il existe une culture de dédramatisation du VIH dont le mantra, si je résume, est qu'il est mieux d'être séropositif que de vivre dans la crainte de le devenir. C'est terrible. Mais j'aime aborder ces réalités-là sans pincettes. En même temps, la narration me permet aussi de berner le spectateur. Comment recevoir cette parole que le personnage nous adresse directement? Est-il en train de mentir? Quel est le véritable rapport entre lui et nous? Il y a à la fois un rapport direct et une certaine distance, un décalage, un



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Dans une langue ordurière mais pas trop, le comédien Jean-Philippe Baril-Guérard écrit des petits récits d'oralité bien sentie.

mensonge, des dissimulations. »

Malgré la libération des mœurs et l'impression toute contemporaine de vivre dans une société sexuellement permissive, Jean-Philippe Baril-Guérard est convaincu que tout le monde garde avec le sexe une distance raisonnable. « On est toujours en train de se diviser entre notre animalité et notre civilité. C'est pour ça que chacun de mes contes dévoile en quelque sorte un animal caché à l'intérieur de l'homme. »

Grizzly, porc, licorne ou couguar, il y a un animal que chacun laisse s'exprimer, ou qu'il retient très fort. Je m'intéresse beaucoup à ces mécanismes de domination de nos pulsions. »

Collaborateur
Le Devoir

MÉNAGERIES

Texte et mise en scène de Jean-Philippe Baril-Guérard
Au Monument-National
Du 15 au 24 juillet

Hydro Québec

présente

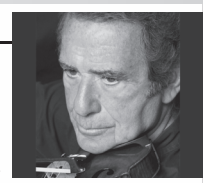
LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

DU 16 JUIN AU 2 SEPTEMBRE 2012

Ce soir : L'incomparable Marie-Nicole Lemieux chante Rossini!

Vendredi 20 juillet, 20 h
Rodney Friend, violon Atar Arad, alto
Paul Marley et Philippe Muller, violoncelles
Quatuor Arthur-Leblanc
Suzanne Blondin, piano
Œuvres de Debussy, Schoenberg et Mendelssohn



Rodney Friend

Samedi 21 juillet, 20 h
DU FLEUVE À LA MER...

Orchestre symphonique de Québec
Jacques Lacombe, chef d'orchestre
Mark Fewer, violon
Œuvres de Mendelssohn, Mozart, Hétu, Smetana et Strauss



Jacques Lacombe

Dimanche 22 juillet, 20 h
CONCERT BÉNÉFICÉ

Orchestre Métropolitain
Yannick Nézet-Séguin, chef d'orchestre
Stéphane Tétrault, violoncelle



Yannick Nézet-Séguin

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Tous les dimanches de l'été, 10 h 30 et 12 h 30
Évasion gastronomique et musicale

15 juillet | Fraîcheur musicale
Trio Piacella, violon, violoncelle et piano

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)

domaineforget.com

DOMAINE
Forget



Le feu de la danse

Faisant mentir les pires pronostics, Bess Kargman signe un documentaire sur le ballet qui collectionne les prix

FRANÇOIS LÉVESQUE

Une diplômée en journalisme, Bess Kargman signe avec *First Position* un premier documentaire consacré à un sujet qu'elle connaît fort bien : le ballet.

«J'ai pratiqué cette discipline mon enfance et mon adolescence durant», confirme la jeune femme au bout du fil, en entrevue pour *Le Devoir*. Même si elle n'a jamais cherché à devenir ballerine professionnelle, la passion de Bess Kargman est demeurée intacte. «Je me suis dit que ma connaissance du sujet compenserait en partie mes lacunes en tant que réalisatrice», ajoute-t-elle avec une franchise qui l'honore.

Si l'accueil qu'a reçu *First Position* aux festivals de Toronto et Sundance devrait le rassurer sur ses compétences derrière la caméra, il n'en reste pas moins que c'est son regard rompu aux coulisses de la danse qui distingue son documentaire.

L'âge de cristal

Tourné sur une période d'un an, *First Position* se penche sur le parcours professionnel et personnel de six aspirants danseurs : Jules Jarvis Fogarty, 10 ans ; Aran Bell, 11 ans ; Gaya Bommer Yemini, 11 ans ; Miko Fogarty, 12 ans ; Michaela DePrince, 14 ans ; Joan Sebastian Zamora, 16 ans ; Rebecca Houseknecht, 17 ans.

Leur objectif? Rempoter un

trophée, une bourse ou un contrat au Youth America Grand Prix, l'un des plus prestigieux concours dans le monde du ballet. «Je tenais à avoir des participants issus de différents milieux et de différents pays. Il y a autant de garçons que de filles et ça aussi, c'était prémédité», précise la documentariste.

C'est qu'à la base, Bess Kargman s'était fixé comme objectif de montrer le milieu du ballet autrement qu'en recourant aux clichés habituels du genre «le ballet, c'est pour les filles et pour les gays».

Ainsi, point d'adolescentes psychotiques et de mères monstres (*Black Swan*), point de chorégraphe despotique (*The Red Shoes*) et point de papa embarrassé par le talent naturel de fiston (*Billy Elliott*). «Le cas du petit Aran est formidable à cet égard, puisque non seulement son père est militaire, mais il s'arrange en plus pour obtenir des affectations à proximité de grandes écoles de ballet.» On peut le comprendre : le gamin en question est un véritable prodige.

D'ailleurs, comment Bess Kargman a-t-elle effectué sa sélection? «Plusieurs facteurs étaient déterminants. D'une part, il fallait que le talent des personnes retenues m'apparaisse manifeste, qu'il m'émeuve. D'autre part, il était essentiel que leurs familles et eux acceptent de m'ouvrir leur porte. Pour brosser un portrait complet et réaliste, je savais que je devais les suivre



MÉTROPOLE FILM

Tourné sur une période d'un an, *First Position* se penche sur le parcours professionnel et personnel de six aspirants danseurs.

chez eux, ne serait-ce que pour montrer qu'il est impossible de soumettre le corps à un tel régime de vie sans le nourrir, pour contredire une autre idée reçue.»

5-6-7-8

Bizarrement, Bess Kargman a eu toutes les peines du monde à intéresser un producteur à son projet. «J'ai fait va-

loir que les documentaires existants traitaient surtout des institutions [La danse — Le ballet de l'Opéra de Paris, de Frederick Wiseman, en est un bon exemple], tandis que moi, j'entendais braquer ma caméra sur les danseurs.» Rien à faire : le ballet, c'est pour les initiés, lui répondit-on en substance.

Pourtant, *First Position* dis-

pose d'un élément de suspense inhérent à la compétition, en plus d'arriver à un moment où les films de fiction consacrés à la danse caracolent au box-office. «Plutôt que de me décourager, cette attitude obtuse m'a poussée à remettre les pendules à l'heure.» L'entêtement de la réalisatrice néophyte s'avéra payant. En effet, non seule-

ment son film censé n'intéresser personne a-t-il multiplié les sorties festives, mais il en est rarement reparti bredouille. Comme quoi la passion est excellente conseillère. *First Position* prend l'affiche vendredi prochain.

Collaborateur
Le Devoir



MÉTROPOLE FILM

Du haut de ses 15 ans, Camille ne semble qu'attendre Sullivan, le reste de sa vie n'étant qu'une parenthèse.

Cet amour qui ne veut pas mourir

Avec son film *Un amour de jeunesse*, Mia Hansen-Love décrit le puissant désir d'absolu des adolescents au moment de leurs premières amours

UN AMOUR DE JEUNESSE
Réalisation et scénario : Mia Hansen-Love. Avec Lola Créton, Sebastian Urzendowsky, Magne-Havard Brekke. Image : Stéphane Fontaine. Montage : Marion Monnier. France, 2011, 110 min.

ANDRÉ LAVOIE

Difficile de percevoir une véritable descendance à un maître tel qu'Eric Rohmer, mais quelques cinéastes tentent d'en reproduire la fausse désinvolture, ou son art de l'ambivalence du sentiment amoureux.

Mia Hansen-Love (*Le père de mes enfants*) fait-elle partie du cercle des admirateurs du regretté cinéaste? On pourrait parfois le croire devant *Un amour de jeunesse*, radiographie minutieuse et jamais complaisante de la passion dévorante d'une adolescente pour un garçon tout aussi passionné... mais pas que d'elle! C'est d'ailleurs le drame qui déchire la jeune Camille (Lola Créton, une vraie présence), elle qui s'avoue mélancolique et pleure sans cesse des larmes... de joie. Du haut de ses 15 ans, elle ne semble

qu'attendre Sullivan (Sebastian Urzendowsky, alliance du charme et de la légèreté), le reste de sa vie n'étant qu'une parenthèse. Mais le garçon ne voit pas les choses du même œil, voulant fuir Paris pour un voyage de plusieurs mois en Amérique du Sud.

Ce départ cause la perte de Camille et après avoir frôlé la mort, elle décide de s'engager avec obstination dans de brillantes études en architecture. C'est là qu'elle fait la connaissance d'un professeur dévoué et bientôt divorcé (Magne-Havard Brekke), le premier à la toucher (dans tous les sens du terme) depuis longtemps. Quelques années plus tard, sa vie semble tracée d'avance, et voilà que Sullivan revient dans les parages, comme le douloureux rappel d'un passé que Camille croyait à jamais effacé.

Le blé en herbe

La cinéaste sait décrire le puissant désir d'absolu des adolescents au moment de leurs premières amours, un jusqu'au-boutisme suscitant la perplexité des adultes, eux qui préfèrent oublier les affres de cette période ingrate. Dans une succession de scènes en apparence banales, elle tisse le fil tenu d'une liaison orageuse presque toujours scrutée sous le regard voilé de tristesse de la jeune fille, rarement celui du garçon dont le voyage est décrit dans

une correspondance d'abord abondante, puis de plus en plus sporadique; nous sommes en 1999, moment où les enveloppes et les timbres ne ressemblaient pas encore à des artefacts d'une époque lointaine.

Volutes de l'amour

Ce souci du détail s'accompagne forcément d'un refus d'expédier les dérivés de cette amoureuse pour s'acheminer vers une conclusion rassurante. *Un amour de jeunesse* emprunte de multiples méandres, ceux des chicanes de couple, d'une solitude pesante, et qui offre des images inspirantes lors d'un voyage scolaire en Allemagne et en Norvège).

Il y a une absence de moralisme dans la démarche de Mia Hansen-Love : ses personnages sont complexes, contradictoires, parfois irritants, mais jamais trop bavards ni exagérément volontaires, surtout Camille. Son cheminement intérieur est d'ailleurs plus crédible que sa transformation extérieure puisque le récit se déroule sur près de 9 ans, un passage temporel que rend peu crédible l'allure générale des interprètes. Mais les égratignures de leur âme, elle, sont bien visibles.

Collaborateur
Le Devoir

Les inconnus dans la maison

COLLABORATOR

Scénario et réalisation : Martin Donovan. Avec Martin Donovan, David Morse, Olivia Williams, Katherine Helmond. Photo : Julie Kirkwood. Montage : Karen Porter. Musique : Manels Favre. États-Unis, Canada, 2011, 87 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Rien ne va plus pour Robert Longfellow. Jadis un dramaturge respecté, il se retrouve à l'aube de la cinquantaine en panne d'inspiration, avec une pièce tellement ratée qu'on vient de la retirer prématurément de l'affiche. Sur le plan personnel, ce n'est guère plus rose : son mariage est sur le point d'implorer au moment même où une ancienne flamme se rappelle à son bon souvenir. Entre retraite stratégique et régression inconsciente, Robert décide d'aller passer quelques jours chez sa mère. Loin de trouver l'apaisement dans la maison de son enfance, Robert doit plutôt composer avec la présence envahissante du voisin Gus, un ex-détenu que Robert évitait déjà lorsqu'il était enfant. Homme de droite un peu fruste, Gus ne semble pas pressé de rentrer chez lui. Lorsque le bruit des sirènes envahit la rue et que les gyrophares colorent la baie vitrée de rouge et de bleu, Robert ne sait pas tout de suite ce qui se passe. En apercevant le revolver de Gus, il comprend.

Un premier long métrage assuré et fort d'une mise en scène concise, *Collaborator* marque les débuts en tant que réalisateur de Martin Donovan, un acteur américain très apprécié sur le circuit indépendant, notamment grâce à ses collaborations avec Hal Hartley (*Trust, Amateur*) et Don Roos (*The Opposite of Sex*). Presque un huis clos, *Collaborator* explore avec acuité le thème des classes sociales en opposant ses deux protagonistes antithétiques, l'un et l'autre y allant initialement de jugements de valeur et de généralités au gré d'une prise d'otage qui prendra une tangente inattendue et dont le dramaturge tirera nul doute une excellente pièce de théâtre... à condition qu'il survive.



SEVILLE

Gus le républicain

Donovan s'est donné le rôle souvent antipathique de Robert, qu'il campe avec une force tranquille convaincante. Son jeu égal et sobre fait en sorte qu'on oublie le travail d'acteur et qu'on ne perçoit que le personnage. Forcément plus flamboyant, le rôle de Gus est défendu par l'excellent David Morse (*Dancer in the Dark, The Green Mile*). Le naturel désarmant de ce dernier force graduellement une sympathie déstabilisante, et préméditée, envers Gus.

Nés pour se haïr?

Grâce à des échanges intelligemment écrits et observés, les figures archétypales du démocrate cultivé et du républicain mal dégrossi sont déconstruites, puis remodelées. Issu d'un milieu pourri et ne connaissant rien d'autre que la violence, l'agresseur est-il vraiment pire que sa victime qui ne demande qu'à le vampiriser pour mieux renaître professionnellement? Au-dehors, les policiers attendent le moment de tirer, tandis qu'en périphérie, les médias attendent que le sang gicle. Quoi qu'il advienne, non seulement Robert reconquerra sa célébrité d'antan, mais celle-ci sera de surcroît décapitée, «pipolisante» aidant. Au pire, on criera au génie posthume. À l'inverse, Gus est condamné, qu'il se rende ou non, avec ou sans hémoglobine sur les mains. N'était-il pas condamné dès sa naissance? *Collaborator* a l'audace de soulever ces questions. Et l'intelligence de laisser le spectateur y répondre.

Collaborateur
Le Devoir

★★★★★ «C'est un beau film, un des plus émouvants de la saison.» Libération

★★★★★ «Une merveille, un film à voir absolument!» Excessif

★★★★★ «Déchirant, profond et d'une très grande élégance esthétique et morale.» TéléCinéObs

UN AMOUR DE JEUNESSE

UN FILM DE MIA HANSEN-LOVE

LOLA CRÉTON
SEBASTIAN URZENDOWSKI
MAGNE-HAVARD BREKKE
VALÉRIE BONNETON SERGE RENKO
OZAY FECHT

Festival del Film Locarno
concorso internazionale

À L'AFFICHE! EXC NTRIS 514 8472206 CINÉMA BEAUBIEN 2300, Beaubien E. 731-0000 CINÉMA LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-Horaires DES CINÉMAS metropolefilms.com

CULTURE › CINÉMA



Dans le rôle de Hushpuppy, la petite Quvenzhané Wallis est extraordinaire.

Monstres et merveilles

Un magique lauréat du Grand Prix à Sundance et de la Caméra d'or à Cannes

BEASTS OF THE SOUTHERN WILD (LES BÊTES DU SUD SAUVAGE)
Réalisation: Behn Zeitlin. Scénario: B. Zeitlin, Lucy Alibar d'après sa pièce. Avec Quvenzhané Wallis, Dwight Henry, Gina Montana. Photo: Ben Richardson. Montage: Crockett Doob, Affonso Gonçalves. Musique: Dan Romer, B. Zeitlin. États-Unis, 2012, 91 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

L'une des grandes injustices de l'âge adulte est de se voir privé de la magie de l'enfance. La fin de l'innocence est inéluctable et la maturité, une fatalité. Et l'un des nombreux mérites des artistes est leur capacité à y replonger afin d'en rapporter un peu de candeur et de merveilleux, et ce, pour le bonheur de tous. Une œuvre autofinancée par un collectif de cinéastes, de dramaturges, de peintres et de musiciens, *Beasts of the Southern Wild* accomplit ce petit miracle avec trois fois rien, sinon de l'imagination, de la sensibilité, et une petite fille dont on n'a pas fini d'entendre parler.

On la surnomme Hushpuppy. Avec sa tignasse en broussaille et un regard dont la maturité tranche avec ses six ans, Hushpuppy habite dans le bayou avec son papa Wink, chacun dans sa bicoque. Il picole, mais il n'oublie jamais de mettre du poulet à griller. Elle est laissée à elle-même, mais ne s'ennuie jamais. Quand la tristesse l'étreint, Hushpuppy s'enroule dans une vieille camisole, vestige d'une mère décédée ou enfuie. Père et fille ont leur routine et s'y tiennent. Entre eux circule un amour rude, mais profond. Puis, un jour, la nature se fâche. On promet un ouragan tellement puissant que le bayou sera englouti...

Dans le bayou

Narré par la petite protagoniste dans une langue absolument délicieuse, *Beasts of the Southern Wild* parle de la Louisiane et de l'ouragan Katrina sans mentionner l'un ni l'autre. Il s'agit bel et bien d'un conte; une histoire qu'une gamine se raconte à elle-même en un long monologue intérieur. D'une beauté âpre, le

film dégage une sorte de lyrisme chaotique, un dénuement poétique. Il y a quelque chose de *Winter's Bone* dans cette manière de filmer l'indigence des personnages sans les juger ni les plaindre. Hushpuppy ne l'a pas facile, mais elle l'ignore. Elle n'est pas une victime: elle est forte et résiliente. C'est une princesse guerrière, comme la San Mononoké de Hayao Miyazaki. D'ailleurs, on décèle l'influence du maître japonais dans les préoccupations écologiques qui nourrissent la trame de *Beasts of the Southern Wild*, tout comme dans la construction en forme de récit initiatique du scénario.

L'art de l'enfance

Dans le rôle de Hushpuppy, Quvenzhané Wallis est extraordinaire. Quelle présence! Quel instinct! Elle est le personnage, tout simplement. Elle vit, elle ne joue pas. Dwight Henry, un boulanger louisianais sans expérience du jeu, est tout aussi crédible dans le rôle du père rattrapé par son alcoolisme. Le reste de la ménagerie des marais est à l'avenant, avec ces non-professionnels

d'un naturel confondant, et aucune fausse note ne dépare la partition. Lauréat du Grand Prix à Sundance et de la Caméra d'or à Cannes, Behn Zeitlin a su diriger son monde, tout comme il a su comprendre qu'un plan évocateur vaut parfois mieux que tous les effets spéciaux qu'un semblant de budget aurait pu lui permettre. Ici, les trucages minimalistes fonctionnent parfaitement.

Monstre imaginaire

Parce que l'héroïne a transposé ses peurs et ses angoisses en créatures préhistoriques inspirées par le verrat qui trône dans sa cour, on a en effet droit à quelques apartés fantastiques montrant lesdites créatures se rapprocher inexorablement du hameau inondé. Or, comme Hushpuppy le comprendra, la civilisation peut être bien plus dangereuse que les bêtes qui peuplent son imaginaire. Pour peu qu'un reste de capacité d'émerveillement subsiste en lui, le cinéophile devrait chérir *Beasts of the Southern Wild* comme un cadeau précieux, un bout d'enfance retrouvée.

Collaborateur
Le Devoir

Les pantoufles polaires

Le quatrième opus d'*Ice Age* bafoue joyeusement les règles du monde animal

ICE AGE CONTINENTAL DRIFT (L'ÈRE DE GLACE: LA DÉRIVE DES CONTINENTS)
Réalisation: Steve Marino et Mike Thurmeier. Scénario: Michael Berg et Jason Fuchs. Avec les voix (version anglaise) de: Roy Romano, Denis Leary, Queen Latifah, John Leguizamo. Image: Renato Falcao. Montage: James Palumbo, David Ian Salter. Musique: John Powell. États-Unis, 2012, 88 min.

ANDRÉ LAVOIE

On pourrait y voir une forme d'acharnement doublé d'une évidente paresse, sans compter que l'absence de chiffre dans le titre constitue un moyen de camoufler le caractère répétitif de l'entreprise. Nous en sommes tout de même au quatrième opus de l'univers *Ice Age*, preuve que la recette à la sauce préhistorique fonctionne.

Steve Marino et Mike Thurmeier sont deux habitués de l'animation hollywoodienne (un genre en soi!) et connaissent bien ce monde, glacial en apparence, si chaleureux dès qu'on y pose les pieds. Car le bestiaire illustré dans *Ice Age Continental Drift* revient en force, et comment, pour une autre aventure où toutes les règles fondamentales de la géologie et de la biologie animale sont joyeusement bafouées.

Que les inconditionnels soient rassurés:



Le mammoth Manny

20TH CENTURY FOX

Scrat l'écureuil est de retour, aussi fébrile que jamais à l'idée d'attraper un gland qui ne cesse de se dérober, dans une course éfrénée qui provoque cette fois une catastrophe d'une ampleur exceptionnelle, forgeant les cinq continents tels que nous les connaissons aujourd'hui. Ces ruptures fracassantes bouleversent la vie d'un clan d'animaux dominé par le mammoth Manny, devenu un papa surprotecteur, au grand désespoir de sa fille en quête d'indépendance.

L'écureuil tectonique

Si les nouvelles frontières de la Terre disloquent le petit clan, poussant Manny, le tigre Diego et le paresseux notoire Sid sur un glacier à la dérive, ils restent bien déterminés à rentrer au bercail. Au milieu d'un océan agité, ils trouveront sur leur route un gorille... pirate (j'ignore lequel des deux éléments est le plus absurde!) entouré de belles crapules; Manny et sa bande ne feront qu'une bouchée de leur navire, un affront qu'ils vont payer cher, et ce, pour notre plus grand plaisir.

Cet *Ice Age* est une bonne vieille paire de pantoufles: confortables et tissées à la manière des précédentes, question de ne rien brusquer, surtout pas les attentes. L'apparition de nouveaux personnages plus près de notre monde que de celui des mammoths (les créacionistes risquent d'y voir un exposé scientifique) indique clairement une urgence de renouvellement, sans pour autant faire de cette stratégie narrative un total aveu d'impuissance créatrice.

Car à défaut d'audace, cette fantaisie polaire se décline à un rythme endiablé, une vitesse qu'impose chaque fois la toute première scène avec Scrat, modèle redoutable de drôlerie et d'efficacité dont les admirateurs ne peuvent plus se passer — et j'en fais partie. Si l'humour demeure une denrée bien présente et très abondante, il se décline toujours sur un ton bon enfant, rarement choquant, constamment dépouillé d'un hypothétique deuxième degré que ne cherchent jamais à conquérir les artisans. Une fois encore, c'est l'atteinte d'un plaisir rassembleur et consensuel qui cimente ce petit monde de grosses bêtes d'un autre âge... pas si éloigné du nôtre.

Collaborateur
Le Devoir



Scrat l'écureuil est aussi fébrile que jamais à l'idée d'attraper un gland qui ne cesse de se dérober.

20TH CENTURY FOX

RIEZ C'EST NOTRE 30^e Le **PRÉNOM**

EN SUPPLÉMENTAIRES À PARTIR DU 31 JUILLET

TOUT LE MONDE EN PARLE!

« Très bonne pièce, pour ses 30 ans, Juste pour rire frappe TRÈS FORT! »
- Catherine Richer, *Puisqu'il faut se lever 98,5 FM*

« À voir ABSOLUMENT! (...) Mise en scène EFFICACE de Serge Denoncourt! »
- Valérie Guibbaud, *Rythme FM*

« Allez-y, c'est du pur bonheur! (...) 5 acteurs brillants, EXCELLENTS! (...) TELLEMENT drôle, on rit, on se tord de rire! »
- Marie-Christine Proulx, *Salut Bonjour!*

« Un show à voir ABSOLUMENT, rire à en pleurer! »
- Mélanie Maynard, sur *Twitter*

« Le Prénom: une pièce qu'on ne fait pas que recommander aux amis, ON RETOURNE AVEC EUX! »
- Luc Boulanger, *La Presse*

« Le Prénom sera sans contredit le SUCCÈS théâtral de l'été 2012! »
- Herby Moreau, sur *Twitter*

« DRÔLE à mourir. Acteurs FORMIDABLES! »
- Nathalie Petrowski, sur *Twitter*

« Une pièce savoureuse! (...) Vous allez passer une superbe soirée! »
- Isabelle Lacasse, *Rouge FM*

« Très bonne pièce (...) rires garantis (...) hilarant! »
- Catherine Chantal-Boivin, *C'est Extra!*

Mise en scène
Serge Denoncourt
Une pièce de
Matthieu Delaporte et
Alexandre de la Patellière

Adaptation
Maryse Warda
Direction artistique
Pierre Bernard

Avec
Christian Bégin
Patrice Robitaille
Gabriel Sabourin
Catherine-Anne Toupin
Isabelle Vincent

ACHETEZ
LE PASSEPORT



TOUT LE
FESTIVAL
POUR

99\$
+TAXES

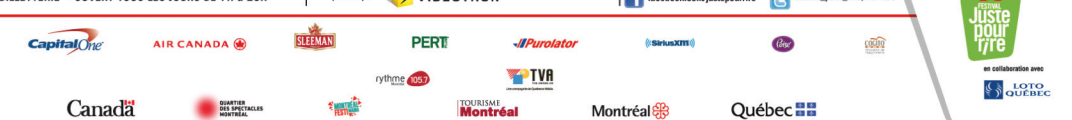
ACHETEZ VOS BILLETS MAINTENANT!

514 845-2322
BILLETTERIE - OUVERT TOUTS LES JOURS DE 7H À 23H

hahaha.com
présenté par VIDÉOTRON

monumentnational
514.871.2224
facebook.com/jatpauvres @juste_pour_rire #PPJQ

VIDÉOTRON
Juste pour rire



CULTURE DE VISU

Univers casino : travailler plus pour jouer plus

La peintre bédéiste Marie-Claude Pratte revient en solo après six ans d'absence. Hargne et caricatures assassines, ses traits caractéristiques, flottent au-dessus de cette série de tableaux critiques de nos sociétés casinos.

UNIVERS CASINO

Marie-Claude Pratte
Maison de la culture
Notre-Dame-de-Grâce
3755, rue Botrel
Jusqu'au 25 août

JÉRÔME DELGADO

Le trait est rapide, parfois légèrement brouillon, parfois suffisamment précis pour qu'on y reconnaisse le sujet. Le texte, à peine quelques mots écrits au pinceau, est incisif. L'ensemble se décline en plusieurs panneaux, comme les cases d'une bande dessinée. Marie-Claude Pratte pratique la peinture à la manière d'une bédéiste. Son exposition ne suit pas pour autant un seul fil narratif, du moins, pas *Univers casino*.

Ce projet est le premier de l'artiste en six ans. Elle ne s'est pas totalement absentée de la scène tout ce temps — elle était du Symposium internatio-

nal de Baie-Saint-Paul en 2007, puis d'expos de groupe, comme *Le Tarot de Montréal*, dans le réseau des maisons de la culture en 2010. Mais il est bon de replonger dans ses « portraits de société », à la fois sombres et jouissifs. Sa critique sociale une fois de plus tombe pile.

Marie-Claude Pratte a abandonné le concept des fresques historiques qu'elle avait adopté pour *La marche du monde* (2002-2004) et *Histoire de l'artiste contemporain* (H.A.C. — 2001-2007). Elle ne propose pas non plus une mosaïque à l'image de *Portraits de société* (1998), la série qui l'a révélée. Moins uniforme, la quinzaine d'acryliques sur bois d'*Univers casino* ne perd pas pour autant sa cohérence. Elles gagnent en autonomie, ce qui peut s'avérer un plus lorsque vient le temps de jouer à l'offre et à la demande. Rompre et éparpiller l'ensemble H.A.C. était désolant. Un éventuel démantèlement d'*Univers casino* importe peu. L'artiste aurait-elle vendu son âme à ce diable du marché de l'art qu'elle a toujours regardé avec méfiance? Pas sûr.

Le vortex du cash

Avec *Univers casino*, Marie-Claude Pratte s'attaque aux dieux de l'argent et des jeux de

fortune. Son discours, direct, ne fait pas de doute: notre soif de pouvoir, notre ambition à s'enrichir coûte que coûte, entraîne notre perte. Le triptyque *Casino-galaxie* en est un des meilleurs exemples: l'intermi-

nable file de machines à sous se perd dans les profondeurs de l'espace, entraînée par la force d'une spirale, d'une comète contre laquelle aucune opposition n'est possible.

Un parcours guidé, fait de la

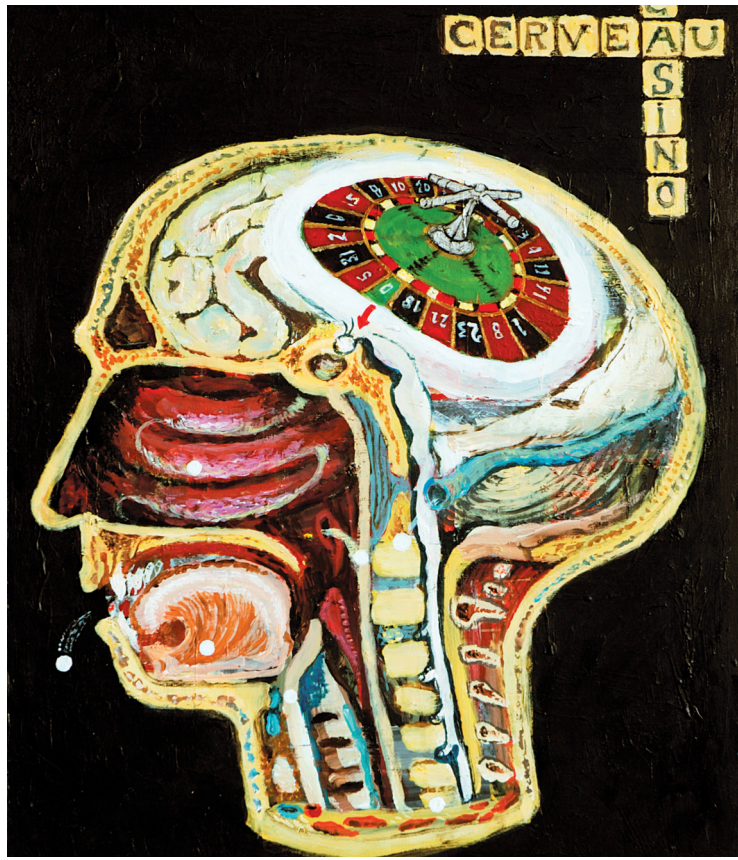
main de l'artiste, est disponible à l'entrée de la salle. Pour tant, sur les murs et sur la table où sont disposés de petits médaillons, n'a qu'un « pauvre Canada » à exprimer, alors que les membres de la police montée de la GRC tombent l'un après l'autre.

Rire de la fin du monde

Marie-Claude Pratte fait de l'allégorie contemporaine, ce qui lui permet de tout citer, de jouer d'anachronismes et de s'approprier des personnages de la mythologie comme Fortuna et Indigentia, figures de la chance et de la misère. Elle se fait scientifique aussi dans *Casino-cerveau*, et ésotérique avec ses deux « étoiles de la Destinée », frappées d'un « le futur n'existe pas ».

Pessimiste et « fin-du-mondiste », ce regard sur le règne de l'argent? Certes oui, mais en le saupoudrant d'humour, en le caricaturant, Marie-Claude Pratte laisse une note d'espoir. Dans *Sauve qui peut*, œuvre à deux volets dans lequel « la Terre est épuisée, tout le monde se sauve les poches pleines », la simplicité de la composition garde les perspectives ouvertes. Pour une fois que ces pantins d'humains prennent une initiative...

Collaborateur
Le Devoir



PHOTOS CHRISTINE DESROCHERS

Une peinture de la nouvelle série de Marie-Claude Pratte.

LIVRES

La belle affaire de l'inspecteur Neuville



DANIELLE LAURIN

Il n'est pas mal rasé, il n'est pas dépressif, ni alcoolique, ni divorcé. Il a une femme qu'il aime, une jeune fille qu'il adore, de saines habitudes de vie. Mais il est bel et bien... inspecteur de police. Depuis peu, il faut dire.

Jonathan Neuville, jusque-là confiné à s'occuper de délits mineurs comme aide-enquêteur en région éloignée, vient d'avoir une promotion. Il s'amène à Montréal tout fier, tout feu tout flamme, déterminé à prouver qu'il est digne de confiance et apte à gravir les échelons.

C'est le point de départ du roman... ou presque. Nous verrons d'abord dans quelles circonstances tragiques le nouvel inspecteur entre en fonction. Et ces quelques pages d'introduction, en soi, sont une réussite.

Le climat s'installe tout de suite. Nous sommes entre chien et loup. Sur la route. La musique de Bach emplît l'habitacle de l'auto. L'occupant, un inspecteur bientôt cinquante-

naire, un certain Darmont, rentre chez lui à la campagne, où sa femme l'attend.

C'est le moment idéal, pour lui, de laisser aller ses pensées. De laisser venir à lui la perle manquante. De trouver, dans un éclair de génie, la solution d'une affaire qui semblait pourtant impossible à résoudre.

Mais quelque chose va se produire qu'il n'attendait pas. Que nous n'attendions pas non plus. Bang. Changement complet de climat, d'univers. Tandis qu'une part de mystère demeure, flotte dans l'air.

Ce sera comme ça constamment, dans *L'affaire Brenner*. On passera d'un monde à l'autre, continuellement, avec, chaque fois, l'impression d'y être vraiment. Sans pour autant tout comprendre. Mais sans pour autant perdre de vue le fil principal du récit, sa raison d'être.

L'affaire des mains coupées

Dans son roman précédent, *Colomia*, finaliste au Prix du Gouverneur général en 2008, l'auteur nous transportait dans le milieu carcéral, vu de l'intérieur. Cette fois, Jean-Pierre Trépanier, ex-bibliothécaire dans un pénitencier, nous

amène carrément sur le terrain. Le terrain du crime, de l'horreur. Et de l'enquête.

Sitôt présenté par le patron à ses nouveaux collègues, Neuville hérite d'un dossier en cours, dont l'enquête en est à ses balbutiements. Des restes

C'est l'affaire dite des mains coupées. Pas de témoin, pas de suspect. Quelques notes griffonnées par l'enquêteur précédent, qui répond maintenant aux abonnés absents. Et des analyses de labo encore à faire. C'est tout. Par où commencer?

Dossier brûlant

Entre-temps, de jeunes ados s'amènent dans une maison abandonnée, où un homme s'est déjà pendu. À la nuit tombée, ils jouent à se faire peur. Ils s'amusent à interpellier les esprits, au moyen d'une planche de Ouija.

Entre-temps, un homme bizarre se promène dans la ville, résistant à l'envie de regarder en direction d'une cour d'école. Il fait des cauchemars

la nuit. Et prend sa douche plusieurs fois par jour. Il s'avère maniaque de propreté. Avidé de pureté.

Entre-temps, le jeune inspecteur s'ennuie de sa femme et de son fils, qui devraient emménager bientôt avec lui. Il renoue avec sa sœur, victime d'un accident d'auto plus de vingt ans auparavant, et qui ne s'en remet pas. Il fréquente aussi un ex-coéquipier, en pleine déprime, avec qui il avait été pris en otage dans le passé.

Les restrictions budgétaires font des ravages au bureau. Les enquêteurs sont surchargés. Neuville, de son côté, se voit remettre entre les mains une patate chaude. Saura-t-il résister aux pressions, garder sa droiture dans cette affaire de viol où le fils du ministre de la Sécurité serait impliqué?

Meurtrier historique

Chaque aspect du récit, chaque strate en apparence indépendante des autres connaîtra des avancées, des

développements, parallèlement. Jusqu'au dénouement.

Le tout, savamment orchestré. Malgré les dialogues, parfois un peu trop affectés. Malgré les discours de certains experts, parfois un peu trop appuyés, quand ils n'apparaissent pas juste simplistes. Et malgré quelques passages qui flairent un peu trop les bons sentiments.

Enquête, elle, avance à petits pas. La piste d'une secte adepte de rituels maléfiques se présente. Puis une autre. Tandis que deux jeunes enfants sont portés disparus. Ça se complique. Puis, ça se précipite.

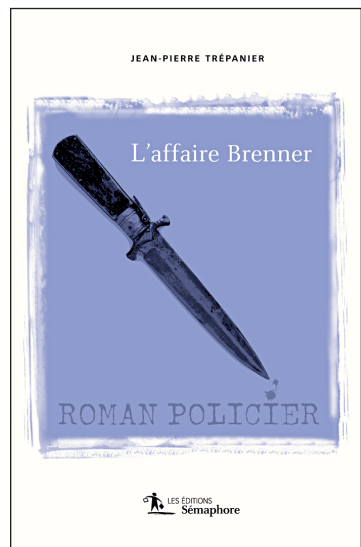
Il faut accepter de ne pas tout comprendre. Il faut accepter, une fois le livre fermé, que le mystère continue à planer concernant certains phénomènes étranges. *L'affaire Brenner* flirte avec le fantastique.

On retrouve aussi une touche historique. Des références, surtout, à l'ancien compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, qui s'est avéré l'un des meurtriers les plus sanguinaires de l'histoire. De Retz, son nom. Gilles De Retz. Ou de Rais. Mieux connu aujourd'hui dans la mythologie sous le nom de Barbe-Bleue. Chemin faisant, on s'at-

tache au personnage du jeune inspecteur Neuville. On aimerait en savoir plus sur lui, sur son passé, sur les démons qui se cachent (peut-être) dans son placard. On voudrait le voir évoluer, le voir vieillir, pourquoi pas? Le voir encore à l'œuvre, quoi! *L'affaire Brenner*, début d'une suite de polars?

L'AFFAIRE BRENNER

Jean-Pierre Trépanier
Les éditions Sémaphore
Montréal, 2012, 204 pages



Concert au **Festival de Lanaudière** le vendredi 3 août du pianiste de renommée internationale **ANDRÉ LAPLANTE** avec l'Orchestre symphonique de Montréal dirigé par **Kent Nagano**, au programme : Mozart, Brahms...

Prolongation des réservations jusqu'au 27 juillet!
www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec



Une histoire vraie du Québec en bédé, tome 1

Marier histoire, humour et bande dessinée est un exercice narratif toujours très périlleux. L'auteur Fernand Foisy a déjà signé la biographie du syndicaliste Michel Chartrand, aux éditions Lantôt. Ici, il change de genre, jumelé à la jeune dessinatrice Carey Chan. La paire fait la

démonstration de la difficulté de l'alliage avec *Le Québec, la vraie histoire*, tome 1, qui vient de paraître aux éditions du Pays montan. Sous la couverture souple, les grandes figures qui ont façonné la province, de Frontenac à Guy A. Lepage en passant par d'Iberville, Bernard Landry et Michaëlle Jean, s'y côtoient dans un ensemble de scènes grotesques et sans grand intérêt dont la charge comique semble tout droit sortie des années 1980. Débordant d'un

cabotage insipide, fait sur le dos de l'histoire, le bouquin, en quatrième de couverture, souligne pour se vendre qu'il faut « connaître d'où l'on vient pour savoir où l'on va », et précise qu'il couvre pour le moment « l'histoire d'un p'tit peuple ben accommodant », du Big Bang à 1920. Et bien sûr, pour cette raison, la perspective d'une suite et d'une incursion dans l'histoire contemporaine du Québec fait déjà frémir.

Le Devoir

LES JARDINS DU **PRÉCAMBRIEN**

Symposium international d'art in situ Du 14 juillet au 14 octobre 2012 à Val-David

Vivez une expérience pour toute la famille dans les Jardins du précambrien : trois kilomètres de sentiers, visites guidées, symposium d'art in situ, concerts et conférences !

Ouverture des Jardins

Du 14 juillet au 3 septembre 2012 : ouvert 7 jours/semaine, de 10 h à 17 h

Du 8 septembre au 14 octobre 2012 : ouvert les samedis et dimanches, de 10 h à 17 h



1301, montée Gagnon, Val-David | www.jardinsduprecambrien.com

L'ARBRE DE LA MÉMOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

21 JUILLET
Henri Dorion, géographie
28 JUILLET
Pierre Nepveu, poésie
4 AOÛT
Michel Allard, histoire
11 AOÛT
Manon Regimbald, art



35^e ANNIVERSAIRE DE LA CHARTE DE LA LANGUE FRANÇAISE

LIVRES

Le grand roman socialiste américain

LOUIS
HAMELIN

Au début de l'été, les gros romans américains s'abattent comme des bombes intelligentes d'une tonne sur la boîte aux lettres du chroniqueur. Voici Philip Caputo, le «nouveau Cormac McCarthy», et son *Clan-destin*, une bagatelle frontalière de 733 pages. Voici encore *Trances*, du «nouveau Don DeLillo», qui s'appelle Christopher Sorrentino: 735 petites pages. Si on inclut les pages de remerciement et de mention des sources dans le décompte du Caputo, on arrive à 735, et les deux romans ont alors exactement le même nombre de pages, ce qui serait un drôle de hasard si le hasard existait, sauf que les admirateurs de la série *Lost* savent à quoi s'en tenir là-dessus. Trouverons-nous le temps, entre les séances de crème à l'écran solaire de force 60 du bambin, les remplissages de pataugeuse au boyau d'arrosage et les expéditions de chasse aux perce-oreilles autour du carré de sable, de nous farcir ces considérables tas de papier? Ça reste à voir.

Ces fous écrivant

En attendant, voici, pour la moitié du nombre de pages, sinon du prix, le «nouveau Kurt Vonnegut»: Chris Bachelder, une espèce de météorite qui donne l'impression d'avoir, à lui seul, avec un naturel déconcertant, affranchi cette littérature étasunienne de son réalisme souvent laborieux. Sans doute juste une impression: si ça se trouve, les joyeux fous de la prose dans son genre sont plus nombreux qu'on ne le pense au sud de la frontière, et spécialement du côté de San Francisco et des revues *McSweeney's* et *The Believer*, dont il est un collaborateur régulier. De toute manière, *US!* de Chris Bachelder tranche nettement sur la production courante, grand public, traduite à Paris et déversée par pleins tombereaux sur les présentoirs de nos librairies. Un roman politique, à la fois ironique et joyeusement engagé, joycien, porté par une écriture en état de grâce, on ne voit pas ça débouler sur la

table de travail tous les jours, comme un grand souffle d'air frais au cœur de l'été.

À l'automne 2001, Bachelder, né en 1971, a fait paraître un premier roman intitulé *Bear vs. Shark*, féroce satire, dit-on, de la culture étasunienne, qui est passée complètement dans le beurre patriotique beurré épais d'une Amérique qui cherchait encore ses tours. Cinq ans plus tard, en plein triomphe des valeurs chrétiennes intégristes et à la veille de la crise des *subprimes* et de l'effondrement du système bancaire du Rêve américain, dans un État où vouloir procurer des soins de santé décentes aux citoyens les plus démunis fait de vous un socialiste, c'est-à-dire quelqu'un qui porte une moustache à la Hitler et doit être exterminé — les nuances n'ayant jamais été la grande force des ultracerveaux à la sauce Tea Party —, et où l'idée même d'une gauche radicale fait figure d'abstraction lyrique, Bachelder fait paraître *US!*

«Plus personne ne parle du capitalisme, dit Sinclair, personnage du roman. Plus personne ne prononce même ce mot. Le capitalisme a toujours tué et affamé les gens, mais au moins, avant, on l'appelait par son nom. Les hommes d'affaires et les politiciens avaient au moins la décence de reconnaître ses excès, sa cruauté. Personne n'y voyait quelque chose d'inévitable. Aujourd'hui, c'est comme si les poissons ne savaient même plus qu'ils sont dans l'eau. Comment voulez-vous vous battre pour un autre monde quand les gens ne savent même plus qu'un autre monde est possible?»

L'Histoire dans l'histoire

«Son père avait écrit un jour que partout où se trouvent des millionnaires, on trouve aussi des socialistes, car ils sont la cause et l'effet. Mais ce n'était même plus vrai. Il aurait été plus juste de dire que partout où se trouvent des millionnaires, on trouve aussi des gens qui veulent le devenir à leur tour.»

«Sinclair pensait que les choses étaient vouées, soit à s'améliorer, soit à empirer. Beaucoup partageaient cette croyance. C'était une croyance américaine. Mais ce n'était pas que les choses s'amélioraient ou empiraient, se dit Paul. Les choses empiraient — lentement, ou rapidement.»

Trois constats, somme toute réalistes, de l'état de l'idéal socialiste en Amérique du Nord. Ce qui l'est moins, c'est le roman de Bachelder. Sinclair, c'est Upton Sinclair (1878-1968), ex-candidat socialiste au poste de gouverneur de la Californie



ASSOCIATED PRESS

Upton Sinclair, ex-candidat socialiste au poste de gouverneur de la Californie en 1934, devient ici personnage de roman.

en 1934, fondateur du mouvement End Poverty In California (EPIC) et auteur de quelque chose comme 87 livres, dont *Pétrole!*, qui a donné le film *There Will Be Blood*. Mais plus qu'un personnage historique, Upton Sinclair (*US!*), est la grande trouvaille romanesque de Bachelder, le Don Quichotte que le romancier donne en pâ-

ture à une nation qui n'a jamais eu le sens du ridicule, comme le prouve le business mortellement sérieux qu'est son culte des héros. Le magazine *Time* a décrit Sinclair comme un «homme paré de tous les dons sauf l'humour et le silence». Bachelder a du moins remédié à la première carence. Sous sa plume, Upton devient, tout à fait comme Quichotte, à la fois sensé à l'extrême, monomaniac et d'un comique irrésistible.

Toujours renaître

Un Don Quichotte d'ailleurs matiné de Rip Van Winkle et de Dracula, le personnage que Bachelder fait (littéralement) revivre sous nos yeux étant, à l'image de l'idéal socialiste qu'il incarne, impossible à tuer. Le roman s'ouvre sur la fuite, à bord d'une Plymouth Valiant volée au père de l'un d'eux, de deux jeunes gens qui emportent dans la nuit, vers une destination inconnue, le cadavre fraîchement exhumé de Sinclair en train de ressusciter. Juste pour donner le ton...

Dans le miroir déformant que nous offre cette histoire où le délire le plus puissant et pisant n'arrive pas à déguiser complètement une certaine réalité culturelle contemporaine, des tireurs solitaires, nouveaux héros des masses, se font un nom et accèdent aux couvertures des magazines en assassinant Upton Sinclair, lui et toujours lui! Entreprise sans cesse à recommencer, puisqu'il ne manquera jamais de jeunes gens, dont fait sans doute partie Chris Bachelder lui-même, pour ressusciter, sinon un romancier généralement considéré comme mauvais et plus qu'un peu pontifiant, du moins ce qui dans l'homme refuse de s'éteindre. Dans sa capacité de nous rendre une telle figure aussi admirable que ridicule, grâce à un livre qui, à la triple enseigne de Don Quichotte, de Joyce et de Vonnegut, réussit l'exploit d'être en même temps un sommet d'ironie et un grand roman engagé, Chris Bachelder montre ce que ce genre littéraire peut encore, ce qu'il est le seul à pouvoir faire, à notre époque. Inutile d'attendre le film.

hamelin.lou@gmail.com

US!

Chris Bachelder
Traduit de l'anglais par Pierre Demarty
Éditions Sonatine
Paris, 2012, 374 pages

Ton nom

SUZANNE GIGUÈRE

«Ton nom est Nikutshash.»
C'est en ces mots que Nepton, un Innu venu de Pointe-Bleue, s'est adressé à Monique Miville-Deschênes à la fin de son tour de chant, il y a quarante ans. La petite fille, qui en classe «apprenait mieux par la fenêtre», rend aujourd'hui hommage à cet homme avec qui elle partageait déjà, à son insu, l'amour de la nature, de la terre et du pays.

«Délicieusement, au soleil, on prend le temps de mâchouiller les petites feuilles vertes qui renferment à elles seules tout l'été. Plus loin, des gadelles — des groseilles chaudes et sucrées. Juste avant de rentrer dans le sous-bois, ce sont les cerises à grappes, qui laissent la langue rude et violette.» Le chant d'une grive fauve au couchant de juin, une marée d'iris bleus sur la grève. Monique Miville-Deschênes possède un regard, ce qui donne à son dernier livre une qualité toute visuelle. Son écriture est liée à la nature, aux quatre éléments, à la couleur gaspésienne — blanc cru des hivernés et blondeur des chaleurs de juillet —, aux textures et aux reflets. En la lisant, on se sent bien. Les sens comblés, rassasiés. La beauté, la douceur, la joie, à son sommet.

L'auteure-compositrice-interprète vit à Saint-Jean-Port-Joli. On l'imagine dans sa petite maison de bois rond résonnante comme un violoncelle, assise sur la falaise, le fleuve à ses pieds. C'est là qu'elle écrit. «Je chante et j'écris pour pister mon chemin. Me retrouver, en cas de désarroi. Autant que possible, ne rien perdre de ce que je vois au plus profond de moi. C'est parfois vertigineux.»

Chants et souvenirs

Sa voix porte loin et haut. Ce qu'elle nous raconte a le goût de sève ou de noisette, parfois d'amertume, parfois de déception, toujours de franchise. Son livre se fragmente en une myriade de récits animés, entrecoupés de soupirs, de réflexions, de promenades et de contemplations. Ici, un goût d'enfance heureuse à jamais enfoui dans les galets rouges des grèves remonte. Là, elle ouvre le coffre de marin en pin blond avec des poignées en gros câble d'amarre à chaque bout qu'un vieux na-

vigateur de L'Islet-sur-Mer lui a offert. Une époque riche en rencontres défile: Pierre Perreault, dont elle fut l'interprète des chansons de ses films sur le fleuve; le Théâtre des Trois-Baudets, Place Pigalle à Paris avec la troupe du Théâtre-Québec, Félix Leclerc en tête, où elle chanta pendant cinquante soirs en 1965.

Fortement engagée, Monique Miville-Deschênes veille librement, dénonce quand c'est nécessaire. «Les pays crévent sous leurs dettes. A coups de millions de milliards, les dirigeants enfoncez leurs populations dans des spirales insensées.» Certains jours, il ne lui semble pas nécessaire de rajouter un mot à la suite de tous ceux déjà écrits, sinon un point de stupéfaction. Militante indépendante, elle souhaite que les Québécois se réapproprient le projet souverainiste. À ses détracteurs qui lui reprochent d'être plus politique qu'écrivaine, elle rétorque que tout est politique et cite Rousseau: «Ceux qui voudront traiter séparément la politique et la morale n'entendront jamais rien à aucune des deux.»

On est séduit par le talent de la conteuse populaire, la fraîcheur, la force et l'authenticité de ses récits, la souplesse de l'écriture qui rappelle le balancement des blés dans le vent. «Par tous les pores de la vie, l'ivresse à son sommet.» Il y a dans cette phrase toute la sagesse, la beauté et la poésie que porte ce recueil.

Collaboratrice
Le Devoir

TON NOM EST
NIKUTSHASH
Monique Miville-Deschênes
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2012, 344 pages



Lire, bien plus qu'un divertissement

Les chroniques de Michel Cournot du *Nouvel Observateur* comme leçon de lecture

GILLES ARCHAMBAULT

Je le dis d'emblée, je ne suis pas un grand consommateur d'ouvrages sur la littérature. Pour que je m'intéresse à une biographie, il faut que l'écrivain dont on prétend évoquer la vie me soit très proche. De même, les études littéraires risquent de me faire bâiller tant est faible ma tolérance à ce chapitre.

Si je lis un compte rendu d'un livre récemment paru, je ne m'attends pas à «une critique». Le domaine qui nous intéresse n'a rien de définitif. Qu'est-ce qu'un bon livre? S'il paraît l'être, est-ce pour bien longtemps? Et puis, qui est ce zigou qui prétend orienter nos lectures et nous détourner de certaines autres?

Cette entrée en matière ne veut que convaincre de lire, toutes affaires cessantes, *De livre en livre* de Michel Cournot. Il s'agit d'un choix opéré par J.-B. Pontalis à même les chroniques qu'a rédigées le journaliste pour le *Nouvel Observateur* durant une quarantaine d'années.

Les livres des autres

Je n'ai pas été étonné d'apprendre que Cournot ne parlait que des ouvrages qu'il avait choisis. Pontalis a raison de souhaiter que les chroniques proposées «ne soient pas lues comme des comptes rendus, comme des critiques, mais bien comme des textes d'un écrivain exceptionnellement doué, inventif qui, j'en ignore les raisons, sans doute parce qu'il aimait trop les livres des autres, en a peu écrit lui-même».

On peut déplorer qu'il ait opté pour cette orientation. Je ne le crois pas. Car savoir parler des livres des autres sur un ton qui est unique, réussir à amener de nouveaux lecteurs à une œuvre qui selon vous le mérite, voilà qui relève de la création littéraire. Encore faut-il avoir un goût hors du commun et disposer d'un talent pour l'écriture imparable. Cournot était un écrivain. Il n'a rien d'un donneur de leçons.

Il faut avant tout que le chroniqueur aime lire et qu'il ne

donne pas l'impression en livrant ses impressions de lecture de rédiger un pensum. Qu'il aborde les écrivains les plus divers, la comtesse de Ségur, Kafka, Gide ou Pessoa, Cournot parvient à suivre l'actualité de l'édition sans la réduire à son aspect événementiel. Bref, il nous persuade que ce n'est pas la parution récente d'une œuvre qui le porte à traiter de son auteur, mais plutôt la curiosité qu'il a de mieux le connaître, ou le désir de partager sa fascination.

Il s'amuse à rappeler la conviction qu'avait Thomas Bernhard que la lecture soit un piège. Dans *Maîtres anciens*, et Cournot le cite, l'Autrichien écrit: «Il y a une chose qui me stupéfie, quand je regarde (sans les lire) les rubriques littéraires des journaux, c'est que les types qui soi-disant rendent compte des livres ne préviennent jamais les lecteurs qu'ils ne les ont pas lus. Or, jamais ils ne les ont lus... Il y a deux choses interminables dans la vie, faire bouillir de l'eau et venir à bout de la lecture d'un livre.»

Savoir lire

J'ai plaisir à m'imaginer Cournot dans l'acte de lecture. Je ne crois vraiment pas que cette opération ait pu lui paraître languette. Les mauvais livres, ou ceux qu'il ne parvenait pas à aimer, il devait les ignorer superbement. Mais devant un ouvrage qui l'enchantait, quelles délices! Un livre qui nous entraîne hors des phrases qu'il nous propose, qui nous fait rêver, est une promesse de bonheur.

D'avoir su parler de façon si convaincante et si fervente d'un iconoclaste aussi radical que Thomas Bernhard n'empeçait pas notre homme de faire l'éloge de la lecture. A preuve: «La terre sur quoi nous vivons est parcourue en tous sens par des personnes impalpables qui ont en français des noms féminins: la folie, la solitude, l'absence, la mort, qui font peur, à vue de nez; et toutes ces personnes ont une même petite sœur, innocente, qui court sous les arbres, traverse les champs pieds nus, se

cale discrètement sur ses menues fesses dans un coin de compartiment, la lecture.»

Mais oui, la lecture, celle dont Cournot disait aussi qu'elle est «un acte de tout l'être, qui met en feu tous les sens» et à propos de laquelle on continue de propager bien des sottises. Un divertissement, prétend-on. Il doit bien avoir autre chose chez Paulhan et chez Michaux, chez

Queneau et chez Thomas Mann. Un livre comme celui-là le prouverait d'emblée.

Collaborateur
Le Devoir

DE LIVRE EN LIVRE
Michel Cournot
Gallimard
Paris, 2012, 283 pages

| Gaspard LE DEVOIR | | PALMARÈS | |
|-------------------------|---|---|-------|
| Du 2 au 8 juillet 2012 | | CRASSEMENT PRÉSIDENT | |
| RANG | AUTEUR/ÉDITEUR | NB DE SEMAINES | |
| Romans québécois | | | |
| 1 | La chasse est ouverte | Christine Brouillet/Courte échelle | 1/4 |
| 2 | Volte-face et malaises | Rafalke Germain/Libre Expression | 2/16 |
| 3 | Souvenirs de la banlieue • Tome 2 Michel | Rosette Laberge/Éditeurs réunis | 3/4 |
| 4 | Les héritiers d'Enkidjev • Tome 5 Abussos | Anne Robillard/Wellan | 6/11 |
| 5 | Au bord de la rivière • Tome 3 Xavier | Michel David/Hurtubise | 5/11 |
| 6 | Lit double | Janette Bertrand/Libre Expression | 4/11 |
| 7 | Souvenirs de la banlieue • Tome 1 Sylvie | Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis | 8/3 |
| 8 | Mémoires d'un quartier • Tome 11 Bernadette, la suite | Louise Tremblay-D'Essambre/Guy Saint-Jean | 7/13 |
| 9 | Félicité • Tome 2 La grande ville | Jean-Pierre Charland/Hurtubise | 10/14 |
| 10 | Il pleuvait des oiseaux | Jocelyne Saucier/KYZ | -/1 |
| Romans étrangers | | | |
| 1 | 7 ans après... | Guillaume Musso/XO | 1/13 |
| 2 | La piste du tigre | James Patterson/Lattès | -/1 |
| 3 | L'été de la deuxième chance | Elin Hilderbrand/Lattès | 3/2 |
| 4 | Volte-face | Michael Connelly/Calmann-Lévy | 2/9 |
| 5 | La liste de mes envies | Grégoire Delacourt/Lattès | 5/11 |
| 6 | Si c'était à refaire | Marc Levy/Robert Laffont | 4/11 |
| 7 | Les années perdues | Mary Higgins Clark/Albin Michel | 6/6 |
| 8 | L'attente de Faube | William Boyd/Seuil | 8/4 |
| 9 | La mort s'invite à Pemberley | P.D. James/Fayard | 9/2 |
| 10 | L'œil du léopard | Henning Mankell/Seuil | 7/9 |
| Essais québécois | | | |
| 1 | La juste part | David Robichaud Patrick Turmel/Atelier 10 | -/1 |
| 2 | Les faces cachées d'Amir Khatir | Pierre K. Malouf/Accent grave | 1/2 |
| 3 | Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments | Jean-François Lisée/Alain Stanké | -/1 |
| 4 | Desmarais. La Dépossession tranquille | Richard Le Hir/Michel Brûlé | 2/13 |
| 5 | L'art presque perdu de ne rien faire | Dany Lafontaine/Boréal | 4/4 |
| 6 | C'était au temps des mamouths laineux | Serge Bouchard/Boréal | 3/22 |
| 7 | Un gouvernement de trop | Stéphane Gobeil/VLB | 5/9 |
| 8 | L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers... | Éric Duhaime/VLB | -/1 |
| 9 | Québécois 101. Notre portrait en 25 traits | Pierre Côté/Québec Amérique | 10/9 |
| 10 | La soif de bonheur | Collectif/Bayard | 8/10 |
| Essais étrangers | | | |
| 1 | Destruction massive. Géopolitique de la faim | Jean Ziegler/Seuil | 1/14 |
| 2 | Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent | Amin Maalouf/LGF | 5/4 |
| 3 | Une histoire populaire de l'humanité | Chris Harman/Boréal | -/1 |
| 4 | Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme | Jim Stanford/Lux | 6/2 |
| 5 | Le goût de vivre et cent autres propos | André Comte-Sponville/LGF | 4/3 |
| 6 | L'empire de l'illusion | Chris Hedges/Lux | 7/14 |
| 7 | Le point de bascule | Malcolm Gladwell/Transcontinental | -/1 |
| 8 | 4000 ans de mystifications historiques | Gerald Messadié/Archipel | 2/2 |
| 9 | Je l'aime à la philo. Quand les philosophes... | Olivia Gazalé/Robert Laffont | 10/2 |
| 10 | Indignez-vous! (Édition revue et augmentée) | Stéphane Hessel/Indigène | -/1 |

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LIVRES

Rafael Nadal, le matador anxieux

L'« autobiographie » du joueur de tennis vedette est solidement construite



LOUIS CORNELIER

McEnroe, c'était l'artiste du tennis soupe au lait; Borg, le Viking flegmatique; Lendl, le robot de l'Est; Agassi, le kid américain monté sur ressorts. Aujourd'hui, si Federer incarne l'efficace élégance suisse sur un court de tennis, Rafael Nadal, lui, représente le forçat espagnol dans la fosse aux lions. « Parfois, avoue Nadal, je regarde jouer Federer sur des vidéos et je suis sidéré par la qualité de son jeu; je n'en reviens pas d'avoir réussi à le battre. »

Cet aveu, qui résume bien la personnalité modeste et respectueuse du champion de tennis espagnol, se trouve dans *Rafa*, l'autobiographie de Nadal, écrite en collaboration avec le journaliste britannique John Carlin. Ce dernier, dont la mère est Espagnole, a accompagné le clan Nadal pendant des mois afin de mener à bien ce projet. Auteur du livre qui a inspiré le scénario du film *Invictus*, réalisé par Clint Eastwood en 2009 et portant sur la réconciliation nationale sud-africaine par le sport après des années d'apartheid, Carlin, avec *Rafa*, signe une biographie sportive de qualité.

Les amateurs de tennis qui ont lu *Open* (Plon, 2009), l'autobiographie d'Andre Agassi rédigée en collaboration avec le journaliste J. R. Moehring, seront peut-être un peu déçus par *Rafa*. Retraité du tennis et doté d'un tempérament plus tranchant que celui de Nadal, Agassi, dans son témoignage,

crachait le morceau sans réserve. Il avouait avoir toujours détesté le tennis à cause de son père, entraîneur, s'être mis une perruque pendant plusieurs années et avoir pris de la drogue, il racontait son ratage amoureux avec Brooke Shields, ses tentatives de séduction auprès de Steffi Graf, ses grosses déprimées fréquentes et se permettait des commentaires désobligeants sur plusieurs de ses adversaires, le tout brillamment mis en forme par son nègre. *Open*, pour toutes ces raisons, constitue un sommet en matière d'autobiographie sportive.

Tics et mise en scène

Dans *Rafa*, Nadal nous en apprend un peu sur lui, mais ne s'épanche pas, fidèle en cela à sa double personnalité, que sa mère résume en évoquant le « contraste entre son incroyable courage sur un court de tennis et son extrême anxiété en dehors du court ». Nadal, en effet, a peur du noir — il dort avec la lumière ou la télé allumée —, du tonnerre et des animaux. Profondément attaché à sa terre natale, la ville de Manacor, sur l'île de Majorque, où il réside toujours avec tous les membres de sa famille, « il a toujours le mal du pays » dès qu'il est sur la route et n'imaginait pas pouvoir sortir avec une fille qui viendrait d'ailleurs. Sa discrète copine est évidemment originaire de l'île.

« Il est au sommet du tennis mondial, dit sa mère, mais au fond de lui, c'est quelqu'un d'excèsivement sensible, rempli de scrupules et de peurs de toutes sortes que les gens qui ne le connaissent pas auraient du mal à soupçonner. » Incapable de manger du fromage et des tomates (ça me rassure, je

pensais être seul dans ce cas), nerveux et prudent lorsqu'il conduit une automobile, Nadal le tennismen apparaît peut-être comme Superman aux yeux du public, écrit Carlin, mais pour ses intimes, il est plutôt Clark Kent.

L'explication de ses nombreux tics, sur le court, n'est pas à chercher ailleurs. « C'est une façon de me situer par rapport au match, d'organiser mon environnement pour ordonner aussi mon mental », explique Nadal. « Il doit se construire une armure de courage avant d'aborder un grand match », continue Carlin. Grand ami de Nadal, l'ex-champion espagnol Carlos Moyà a des doutes. « Ses rituels qu'il a, dit-il, ce sont des effets de scène » pour intimider l'adversaire.

Entraîné depuis sa petite enfance par son oncle Toni, frère de son père et ex-joueur de tennis professionnel sans palmars, Nadal a été formé à la dure, mais il ne s'en plaint pas. « J'ai eu une enfance de conte de fées », dit-il, malgré le fait que son oncle soit un spécialiste des réprimandes. Ce n'est pas ce dernier, cependant, qui qu'en dise la rumeur, qui est responsable du fait que Nadal, droitier, joue de la main gauche au tennis. Nadal précisera toutefois, parlant de Toni, « que s'il mérite un crédit pour tant de bonnes choses qui me sont arrivées dans ma carrière, il mérite aussi un blâme pour l'inquiétude excessive qu'il suscite en moi ».

Contre le « m'as-tu-vu »

Obsédés par un souci de « normalité », allergiques à tout le fla-fla lié au vedettariat, les parents et l'entraîneur du champion lui ont inculqué un sens du respect



ASSOCIATED PRESS

L'explication des nombreux tics, sur le court, de Nadal, viendrait de sa sensibilité et de sa grande nervosité.

des autres et de la modestie assez rare dans ce milieu. Nadal et son clan, tissé si serré que Carlin le compare à une famille mafieuse, « la malveillance et les revolvers en moins », voyageant sur des vols réguliers et non en avion privé. « C'est un peu trop m'as-tu-vu pour moi », déclare le joueur.

Grand admirateur de Federer, qu'il qualifie de « meilleur joueur de toute l'histoire du tennis », Nadal, qui se fait un point d'honneur d'avoir une attitude exemplaire sur les courts, selon la règle établie par son oncle qui veut « quelqu'un qui a une personnalité, mais qui n'est pas un m'as-tu-vu », explique comment il est parvenu à de multiples reprises à vaincre le

maître suisse. « Son service, dit-il, est meilleur que le mien, sa volée aussi; son revers est probablement plus décisif que le mien, son revers slicé l'est définitivement, et son positionnement sur le court l'est également. [...] La stratégie contre Federer consiste à le maintenir la tête sous l'eau, sans rien lâcher, depuis le premier point jusqu'au dernier. »

C'est ce que fera Nadal, lors de la finale de Wimbledon de 2008. La narration de ce match, le plus beau de toute l'histoire selon Borg, sert d'ailleurs, selon une formule éprouvée dans le genre, de fil conducteur à cette autobiographie solidement construite — chaque chapitre présente le témoignage de Nadal, suivi des

précisions journalistiques de Carlin — et captivante.

Le tout contient quelques erreurs factuelles (Roland-Garros n'est pas le premier tournoi de Grand Chelem de l'année et le tournoi de Montréal ne se remporte pas en gagnant trois manches, mais deux) et linguistiques (« au niveau des résultats », débiter un tournoi, absence de virgule devant « car »), mais reste du très bon récit sportif.

louisco@sympatico.ca

RAFA
Rafael Nadal et John Carlin
Traduit de l'anglais par Judith Coppel
JC Lattès
Paris, 2012, 320 pages



HURTUBISE

En rappelant qu'avant l'arrivée des Européens, très peu d'Amérindiens vivaient ici en permanence, Réjean Morissette nie l'ancienneté d'une forte présence.

Les autochtones, frères oubliés

MICHEL LAPIERRE

Tandis que Ghislain Picard, leader autochtone québécois, juge que le Plan Nord vise à « séduire les investisseurs et non les Premières Nations », Réjean Morissette, expert lié au projet, publie un livre-choc: *Les autochtones ne sont pas des pandas*. En y rappelant qu'avant l'arrivée des Européens, très peu d'Amérindiens vivaient ici en permanence, il nie l'ancienneté d'une forte présence. Oublierait-il que le Québec se trouve en Amérique?

La question se pose. Pour être un autochtone chez nous, descendre d'une lignée dont l'origine, sur le territoire du Québec, se perd dans la nuit des temps n'est nullement un critère obligatoire. L'autochtone se définit en fonction de l'Amérique entière, continent qui préexistait à la colonisation européenne. La Nouvelle-France elle-même, dont le Québec est l'héritier culturel, devait sa survie, sa dimension continentale et ses frontières souples à des rapports fructueux avec des Amérindiens venus des quatre vents.

Né en 1953 et responsable, de 2002 à 2010, des liaisons du gouvernement québécois avec diverses nations autochtones, Morissette pense qu'à la différence des pandas, mammifères menacés pour lesquels la Chine a créé une réserve afin de les protéger, nos aborigènes sont des humains qui devraient participer à l'évolution de notre société. On ne peut que louer sa critique de l'idéalisation aveugle des cultures traditionnelles et son rejet de la Loi fédérale sur les Indiens qui impose à ceux-ci l'« exclusion ».

Les racines rouges

Toutefois, comment ne pas se sentir mal à l'aise lorsque l'essayiste reproche aux « 11 na-

tions autochtones reconnues au Québec d'imaginer l'histoire de leur présence sur le territoire au gré de leurs fantasmes » et traite les anthropologues qui étudient leurs cultures de « charlatans »? Morissette, qui souhaite avec raison donner « une citoyenneté aux autochtones » en préconisant « l'abolition du statut d'Indien et des réserves », manque de compréhension et de sensibilité à l'égard de l'identité ineffaçable des Premières Nations.

Du même coup, il néglige une grande part de notre imaginaire collectif: l'Amérique plurielle rêvée par Louis Riel et l'historique symbiose culturelle célébrée par Jacques Ferron. Les « racines rouges qui percent les bois », celles que chante le Huron Jean Sioui (né en 1948), l'« immense lit d'échange, d'amour, de métissage », cher au Cri Roméo Saganash (né en 1962), ont insufflé à la poésie québécoise une modernité trempée dans la sève originelle.

Quand Morissette souligne la situation privilégiée des Hurons, des Mohawks, des Cris, de certains Innus par rapport à des « laissés-pour-compte », comme les Innus de la Basse-Côte-Nord, les Attikameks et les Algonquins, il vise juste. Mais nous réduirons les différences qui nous blessent et valoriserons celles qui nous enrichissent seulement si nous reconnaissons la dimension autochtone du Québec tout entier.

Collaborateur
Le Devoir

LES AUTOCHTONES NE SONT PAS DES PANDAS
Réjean Morissette
Hurtubise
Montréal, 2012, 408 pages

Victor Hugo chantant la lune

Annie Le Brun nous donne à relire *Le promontoire du songe*

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans la maison de Victor Hugo, place des Vosges à Paris, se tient l'exposition *Les arcs-en-ciel du noir*. L'essayiste Annie Le Brun, fameuse plume défenderesse de l'imagination de Sade, Roussel et Jarry, a été invitée à fouiller dans les archives du grand homme.

A Paris comme dans l'autre fabuleuse maison d'exil de Guernesey, Hauteville House, elle a prolongé son bel essai *Si rien avait une forme, ce serait cela* (2010), sélectionnant des encre, estampes, dessins, photographies, objets et des textes aux idées fortes. Parmi ses coups de cœur, gisait un texte méconnu, pièce de ce farineux héritage, *Le promontoire du songe* (1863).

Il avait bien été publié, dans des éditions critiques de 1969 au Club français du livre, en 1985 chez Laffont et en 1993 aux Belles Lettres. Le Brun nous le donne à relire, dans une collection populaire de Gallimard, y ajoutant une préface éclatante.

Un trou dans l'obscur

Selon Le Brun, ce génie bipolaire était voyant. Lorsqu'il écrit ce texte, manifeste littéraire en faveur de l'imagination, il appelait, écrit-elle, « la luxuriance contre le manque », « l'imagination contre le ressassement », « l'irréalité » comme une « donnée fondamentale de l'humanité ». Et Le Brun de fustiger toutes les modes de téléalité et de marchandisation qui paupérisent notre temps en recyclant une culture formatée, désastreuse.

Hors du commun, le petit récit hugolien s'attarde sur un souvenir, remontant à trente ans auparavant. Invité par son ami Arago à regarder la lune dans son télescope, Hugo se souvient: au début, rien, mais soudain, des formes et taches deviennent « la mappemonde de l'ignoré » et, dans sa pompe géniale, « le promontoire du songe ».

Sa langue alors déborde, prolifère, foisonne jusqu'à toucher « l'hilarité des ténèbres ». Le Brun souligne cet enthousiasme, la verve, la fabuleuse envolée dans le songe sur cette image, collée à la lentille. Hugo sonde le bout de l'univers, rien de moins: voilà lancée son interrogation favorite sur les mondes de l'au-delà, des mythologies, du vertige. Shakespeare, Molière, Machiavel, ils sont tous convoqués pour percer le mystère du réel inconnu, comme le fond de l'art.

Formidable « plaidoyer pour l'imagination », ce texte éblouissant enfile des perles de lyrisme. Sensations, paradoxes, descriptions précises, images verbales ou impressions de chaos, le texte oscille entre « chimère » et « pensée essayée hors du connu », que « la reine des nuits » embellit de romance.

Formidable « plaidoyer pour l'imagination », ce texte éblouissant enfile des perles de lyrisme. Sensations, paradoxes, descriptions précises, images verbales ou impressions de chaos, le texte oscille entre « chimère » et « pensée essayée hors du connu », que « la reine des nuits » embellit de romance.

Plaisir des yeux

Quel bonheur de voir s'épanouir ce phénomène! Sa jubilation à citer des textes anciens comme des données modernes! Il convoque les uns pour vanter la « lune métaphorique », et les autres pour la « lune algébrique ». Inattendu, cet astre poétique, « suspension d'un univers dans le vide », s'élargit en paysage prodigieux, en une maquette accidentée où l'or rutile et ruisselle comme des glaciers de montagne.

De cette idolâtrie, Hugo fait un espace littéraire où il règne en maître. De même que la rêverie a ses fous, ses ombres et ses morts, il retient de cette lune des allégories extravagantes: « Nous avons perdu la familiarité de ces dieux-là », écrit-il des mythologies polythéistes, à regret, car « l'ubiquité divine vous harcèle »; ainsi piroüettant, divers habitués de son panthéon déboulent.

« Il y a l'utopie sublime. » Rocambolesque et inventive, sa langue en fait l'exercice: « Le polythéisme, c'est le rêve éveillé poursuivant l'homme ». La preuve? « L'Homme a besoin du rêve. » Cet amateur de visions gothiques se ferait bestial, si l'idolâtrie des mondes inouïs débouchait plus loin que la crédulité. Voyez donc ces dômes, portiques, colonnes et étoiles: « Ce palais de l'impossible, les



ARCHIVES

Selon Le Brun, Victor Hugo, ce génie bipolaire, était voyant.

hommes voudront toujours l'habiter. » Et Hugo de traduire en latin, en anglais, en points d'exclamation l'épaisseur de son imagination, qui force toutes les visions.

On peut suivre cette exposition dans un catalogue, les 80 choix de passion, éblouissement et liberté qui font les mots-clés de Le Brun, ou dans son précédent *Ailleurs et autrement* (Gallimard, 2011), et, réédités, *Perspective dépravée* (du Sandre, 2011) et *Appel d'air* (Verdier, 2012).

Collaboratrice
Le Devoir

LE PROMONTOIRE DU SONGE
Victor Hugo
Préface inédite d'Annie Le Brun
Gallimard
Paris, 2012, 107 pages